CINQUIÈME ANNÉE — N° 224. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 18 Juillet 1912.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'EPATANT

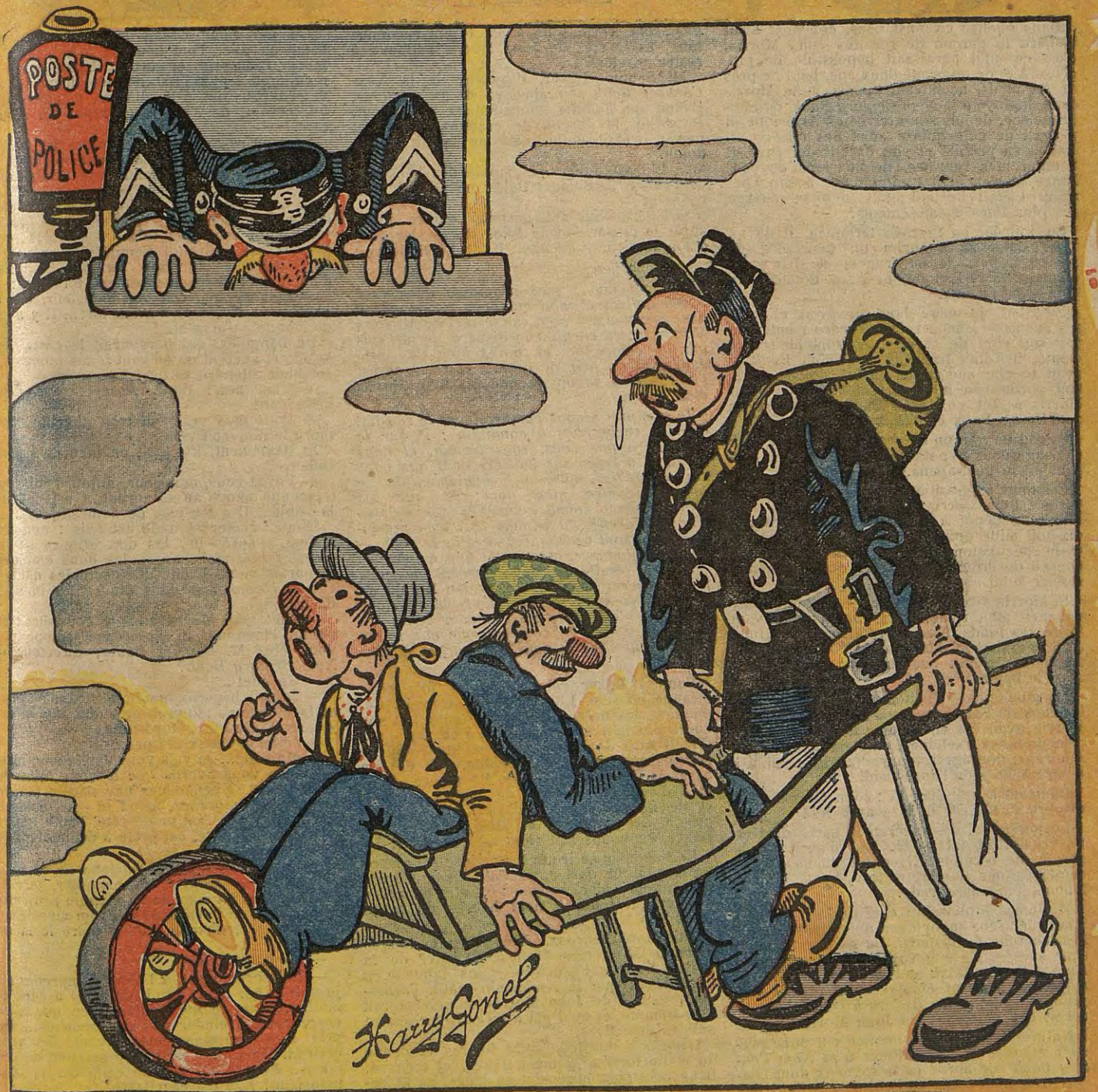
5c

POUR LA FAMILLE

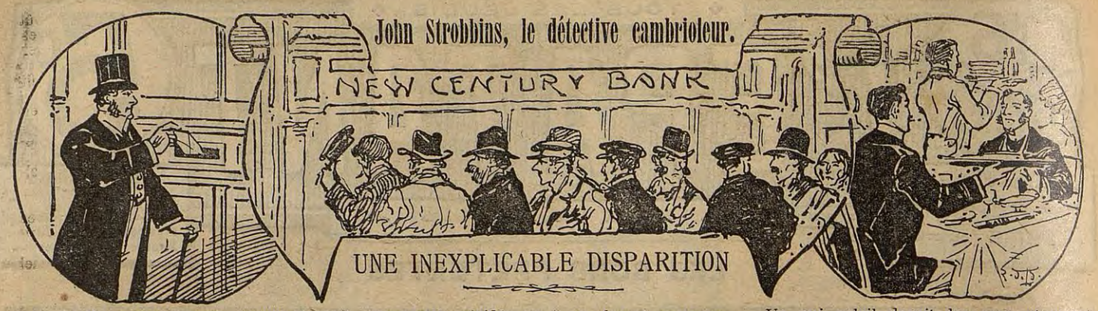
-PUBLICATIONS OFFENSTADT-
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (x)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —.
Étranger..... 5 francs —

LES BONS PRETEXTES



(Voir page 3.)



John Strobbins, le détective cambrioleur.

UNE INEXPLICABLE DISPARITION

Dans quelles circonstances, comment avait disparu le garçon de recettes John Morris, c'est ce qu'il paraissait impossible de préciser. Agé de quarante-deux ans, haut de près de six pieds, ne buvant jamais, John Morris était employé à la *New Century Bank*, de San-Francisco, depuis son arrivée en Amérique, il y avait de cela quinze ans! Ses chefs estimaient sa probité et son exactitude. Investi, à différentes reprises, de missions de confiance, il s'en était toujours tiré à son honneur. C'était lui qui était toujours chargé des plus forts encaissements.

Ce jour-là, sa tournée terminée, il devait avoir dans sa sacoche un peu plus de 215,000 dollars (1,000 francs) et il n'avait reparu ni à la banque, ni à son domicile de Louisiana avenue.

Pourtant, jusqu'au bout, il avait effectué ses encaissements, et dans l'ordre mentionné par son chef de service. A trois heures et demie, il s'était présenté à l'*Union Bank*, y avait touché une traite de 347 dollars, puis l'on perdait sa trace. Il semblait que John Morris se fût volatilisé! On l'avait vu sortir de l'*Union Bank* et c'était tout.

Quand un garçon de recettes disparaît, l'on envisage deux hypothèses : la fuite avec l'argent ou le guet-apens.

Ces deux suppositions semblaient bien aléatoires : John Morris, économe et rangé, possédait en dépôt à la New Century environ dix-huit mille dollars, fruit de ses économies et de spéculations heureuses effectuées sur le conseil du directeur de la banque, qui s'intéressait à lui.

Si Morris avait voulu fuir, — et quelle folie, puisqu'il était riche, — il aurait auparavant retiré ses fonds. Non, l'hypothèse d'une fuite était invraisemblable. John Morris, homme tranquille, n'était pas un garçon à risquer ainsi le bagne!

Le guet-apens? Bien invraisemblable dans les rues de San-Francisco. L'*Union Bank*, où Morris avait été en dernier lieu, était située près du Stock Exchange, en plein quartier des affaires : une agression y était impossible à quatre heures de l'après-midi...

Pourtant le fait était là : John Morris avait disparu et 215,000 dollars avec lui!

Le personnel des différentes gares de San-Francisco fut interrogé. Nul n'avait vu le garçon de recettes! Il en fut de même des employés des nombreux ferry-boats qui sillonnent l'immense rade.

M. James Mollescott, chef de la police de San-Francisco, envoya ses plus fins limiers à la recherche du disparu. Ils s'y employèrent sans succès. Ce que voyant, le directeur du *New Century Bank* eut recours au vieux moyen si souvent employé : il promit une prime de vingt mille dollars à celui qui donnerait des nouvelles de John Morris.

Naturellement, cette annonce eut pour premier résultat de faire affluer à la *New Century Bank* une horde de besogneux dont chacun prétendait avoir vu l'encaisseur dans des lieux et à des heures différents. Ces renseignements, vérifiés un à un, furent reconnus faux. Et le sort de John Morris continua à rester mystérieux.

M. Samuel Baker, directeur de la *New Century Bank*, en éprouva de la rancœur. C'était un homme soupçonneux et violent. Pour lui, le garçon de recettes, voleur et ingrat, s'était enfui, cela ne faisait aucun doute.

... 215,000 dollars, la moitié des bénéfices de l'année!... Samuel Baker ne pouvait s'en consoler.

Sa perplexité fut grande, quinze jours après la disparition de John Morris, lorsque, à son domicile particulier, il reçut cette lettre :

Monsieur,

Confiant dans votre promesse de verser 20,000 dollars à celui qui vous renseignerait avec preuves à l'appui sur le sort de M. John Morris, votre encaisseur disparu, je me suis mis en campagne, et, après bien des difficultés, et au prix de grands et réels périls, j'ai réussi à savoir ce que M. John Morris était devenu.

Je suis prêt à vous communiquer le résultat de mes recherches à condition : 1° que je serai reçu par vous, sans témoin, et dans un local à l'abri des indiscrets; 2° que vous me promettiez, quoi qu'il advienne, de ne jamais révéler mon nom; 3° que les 20,000 dollars soient consignés dès aujourd'hui au greffe du tribunal; si mes renseignements sont véridiques, — et ils le sont, — vous me donnerez un simple bon à toucher.

Si ces conditions vous agréent, je vous prie d'insérer dans le Californian Hérald *de demain les mots suivants dans la rubrique des petites annonces : « Entendu, venez à... heure X. 0. 3. » Je vous informe que je me présenterai sous le nom de Georges Murdstone.*

Samuel Baker relut plusieurs fois cette étrange missive. Elle lui parut sérieuse. Cependant, les précautions dont s'entourait son correspondant ne lui disaient rien de bon... C'était sans doute un des complices, soit de l'encaisseur, s'il était coupable, soit de son assassin, s'il avait été tué. Le mieux, donc, était d'avertir la police, de feindre accepter et de faire arrêter l'individu. Une fois en prison, il parlerait, et ainsi, lui, Samuel Baker, économiserait vingt mille dollars!

Le banquier se frotta les mains; et, séance tenante, il fit porter au *Californian Hérald* une annonce ainsi conçue : « Entendu, venez aujourd'hui jeudi à neuf heures du matin X. 0. 3. »

Puis, tout heureux, il écrivit une longue lettre à M. James Mollescott, chef de la police de San-Francisco, dans laquelle il l'avertissait que le lendemain matin l'assassin présumé de John Morris se présenterait à la Banque, et qu'il eût à lui envoyer quatre solides détectives.

L'horloge marquait onze heures et demie du matin lorsque Samuel Baker eut terminé. Il cacheta soigneusement sa lettre, se fit apporter son chapeau et alla lui-même glisser la missive dans une boîte aux lettres.

Un gai soleil dorait les rues et mettait l'âme en joie. Tout heureux à la pensée de pincer l'assassin, et surtout dans l'espoir de récupérer les 215,000 dollars disparus, Samuel Baker, qui, à l'ordinaire, mangeait chez lui, résolut de s'offrir un repas au restaurant.

Le sourire aux lèvres, il entra au *Carlton Hotel* et, s'étant installé à une table, se fit apporter la carte et commença l'élaboration d'un menu soigné.

Beaucoup de gens, ce jour-là, avaient sans doute eu la même idée que lui, car le *Carlton* fut bientôt rempli et toutes les tables occupées. C'est pourquoi Samuel Baker ne put faire aucune objection lorsque le maître d'hôtel vint respectueusement lui dire :

— Cela ne gênerait pas monsieur, que ce gentleman se plaçât devaint lui?... Il y a tant de monde aujourd'hui!

Le banquier, qui parcourait la carte, leva la tête et aperçut un élégant jeune homme qui semblait attendre sa décision.

— Mais non! dit-il. Asseyez-vous donc, monsieur!

— Vous êtes vraiment trop aimable! murmura le nouveau venu.

Et, lentement, il s'assit en face de Samuel Baker.

— Voyez-vous, monsieur, aujourd'hui, tout le monde mange au restaurant...C'est compréhensible... Il n'y a plus de domestiques...

Samuel Baker était de cet avis : non seulement, d'après lui, les domestiques se faisaient rares, mais, aussi, les bons employés disparaissaient. Il cita des exemples d'indélicatesses commises dans différentes banques de la ville...

— Oh! vous devez vous y connaître! répondit l'inconnu. Si je ne me trompe pas, vous êtes M. Samuel Baker, directeur du *New Century Bank*?

— En effet...

— Je suis heureux que le hasard m'ait placé en face de vous : figurez-vous que, moi-même, je suis M. Georges Murdstone!

— Je ne me souviens pas...

— Mais si!... Je vais vous expliquer : mais, avant, je vous avertis que si vous faites un geste, si vous prononcez une parole équivoque, vous comprenez, hein? je vous casse la tête... Et je ne serai pas arrêté, l'auto qui est là, devant la porte, est prête à démarrer avec moi dedans...

Ce disant, Georges Murdstone fit un mouvement de la main et le banquier, terrifié, aperçut dans sa manche un mignon browning fixé le long de l'avant-bras par un mystérieux mécanisme et dont la gueule noire le menaçait.

— Monsieur... dit-il.

— Laissez-moi parler! Vous comprenez qui je suis? Oui, hein, celui qui vous a écrit ce matin... Mais je me doutais bien que vous chercheriez à éluder vos engagements... J'ai pris mes renseignements avant de vous écrire... Mais, ce n'est pas le moment de discuter... Encore un peu de cette carpe, cher monsieur? Elle est excellente!

Le garçon venait d'arriver avec un plat de rôti.

George Murdstone, le sourire aux lèvres, continuait à tenir son bras immobile. Le banquier ne broncha pas.

— Non, merci! dit-il, plus de poisson...

Le garçon enleva la carpe, posa le rôti sur la table, et, après avoir changé les assiettes, s'éclipsa.

— Je continue, fit George Murdstone à voix basse et sans quitter des yeux son interlocuteur... Voilà dix jours que je cours après l'assassin et je n'entends pas être berné! Donc, me doutant de votre fourberie, je vous ai attendu devant la porte de votre banque. Je vous ai suivi et je vous ai vu introduire ceci dans une boîte aux lettres...

Et Murdstone montrait au banquier terrifié la lettre à James Mollescott! Murdstone sourit :

— C'est l'enfance de l'art... avec une baguette enduite de glu, je l'ai retirée... et je l'ai lue! Merci pour moi! Mais je ne vous en veux pas! *business are business*, pas vrai! Et il est bon, quand on peut, d'économiser 20,000 dollars!... Enfin, comme je ne tiens pas à avoir des histoires avec la police, je vais donc vous accompagner à votre banque. Une fois que nous serons sans témoins, je vous donnerai toutes les explications nécessaires sur la disparition de qui vous savez! Vous voyez que je suis loyal, moi, et que je ne change rien à ma proposition!

« Maintenant, une fois à la *New Century Bank*, n'essayez pas de me faire arrêter, il vous en cuirait. Je n'insiste pas, et suis tellement sûr de votre loyauté que je me déclare prêt à vous suivre lorsqu'il vous plaira.

Le garçon apportait le café et les cigares. Murdstone prit un havane, craqua une allumette, et, ayant chiffonné la lettre de Samuel Baker à Samuel Mollescott, l'enflamma et, galamment, l'offrit au banquier pour qu'il pût allumer son cigare... D'un trait, Georges Murdstone avala son café. Le banquier l'imita et se leva :

— Si vous voulez profiter de mon auto? fit Murdstone.

— Non... merci... j'aime à marcher un peu après mes repas! cela facilite la digestion!

— Oh! je n'ai pas l'intention de vous enlever! fit Murdstone, goguenard.

Il tendit au garçon un billet de vingt dollars :

— Gardez la monnaie! dit-il.

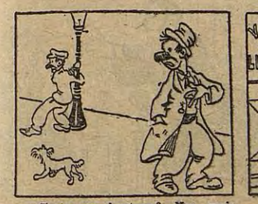
Les deux hommes sortirent. Dix minutes plus tard, ils entraient dans la *New Century Bank*...

— Je n'y suis pour personne! fit Samuel Baker à son secrétaire.

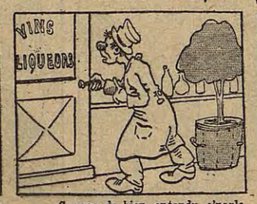
(A suivre.)

José Moselli.

LES BONS PRÉTEXTES



« C'est-y pas honteux?.. Non, mais vrai, c'est-y pas la honte ed' l'abomination d'la putréfaction, quand c'est qu'un honnête homme, un brave citoillien qu'est électeur et éligible, a, dans la rue, l'espectaque visuel et nauséabond d'la vue d'un sale pionnard qui défile sous ses zeuils réprobateurs? Et on parle d'la propreté des rues de Paris! Ouste, les ivrognes, balayez-moi ça!...



... Comme de bien entendu, j'parle des poivrots qu'c'est des ceusses-là qui font suisse, vu que quelqu'un qui s'respecte, y va pas picter tout seul, paro' qu'alors, ça, c'est d'la gourmandise, c'est boire sans nécessité, et j'admets pas, et tout un chacun qu'est sensé et qu'a pas d'parti pris dira comme moi, donc, j'admets pas qu'on s'enfile des glass sans avoir un prétesque, pas vrai?

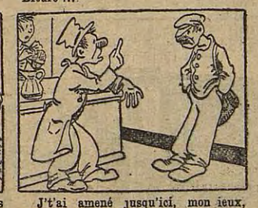
« Enne mominette, sioupiait, mannezingue de mon cœur!.. Ouf! Ça va mieux!... J'm'enfile c'te mominette, s'pas, moi; mais j'ai un prétesque; c'est pour chasser l'souvenir de c'sale poivrot qui m'dégoûtait tant, t't'à l'heure, et pasque ma légitime indignation, all' m'a donné soif!... Et, et... Une autr' mominette, mon vieux bistro; pas plus haut qu' jusqu'au bord; quoi!

C'te deuxième mominette, c'est par raison, que j'me l'ai bue, car, suivez bien mon raisonnement: quand c'est qu'on marche sur une seule jambe, ben, on est boiteux, pas vrai?... Pour lors avec deux gambettes, on est d'aplomb, et avec deux mominettes, c'est kif-kif!... Ah! vinguieu, qu'j'ai t'y dônc la pépie!... Oh, quoi que j'vois? Biture, c'vieux Biture!... Eh ah, eh là, Biture?..

Ah! mon pauvr' pote, t'es mon sauveur! Figure-toi qu'j'étais seul et abandonné comme si qu'j'aurais été dans une île déserte, vu que j'pouvais m'considérer comme manquant d'tout. Tu connais mes principes, hein? Tu sais que j'marche droit dans une règle immuable de conduite que j'm'ai tracée? Tu sais que j'suis pas un soulaud, moi, et que j'bois pas sans un sérieux prétesque?

Pour lors, étant donné que j'crevais littérablement d'l'inanition que cause la soif, eh ben, t'es l'prétesque rêvé, car on va s'enfiler deux picons-menthe pour fêter notr'bonne rencontre! A la tienne, Etienne; hein! t'mettez-nous ça, qu't'as dit?... Ça, c'est d'un bon cœur, et j'aurais mauvaise grâce à t'refuser, pasqu'y m'faudrait un prétesque, pour t'faire eune pareille impolitesque, s'pas?

Et j's'rais l'dernier des jean-foutres si qu'j'étais pas correct à son égard!... A c't'heure, viens t'en; on n'a pas des gueules de poivrots, nous deux, comme les piliers d'cabarets qu'on voit attablés durant des heures entières dans les débits. Moi, j'aime pas m'faire remarquer; j'suis pas d'avis d'séjourner, non, j'préfère changer d'bistro!



J't'ai amené jusqu'ici, mon ieux, pasqu'y a des copains qui soutiennent qu'y a que d'dans c'te piaule qu'on sert des vrais bitters-tilleul nature!... Garçon, deux quoi que j'viens d'énumérer, pisque c'est l'espécialité d'la maison!... Pas trop bléchards, hein, mon pote?.. Garçon!... deux autr' trucs, à seule fin que l'copain y s'rende bien compte.

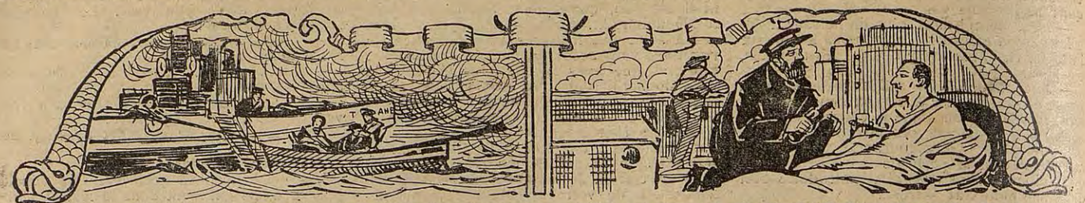
T'as bien dégusté, dis, Biture?... T'as bien r'tiendu l'arome, hein, dis, Biture?... Ben, tu vas t'être juge, toi qu'es t'un homme intègre et juste; pasque moi, j'suis pas d'la même avis qu'les cameriuches d'm'on atéyer; à leur encontre, j'prétends qu'ici, les bitter-tilleul sont core plus supérieurs. On va déguster; t'apprécieras.

« Hein, mon ieux, quoiqu't'en dis? Qu'j'ai raison; pardine, je l'savais bien!... Maintenant, j'pense à une chose qu'a toujours été mon rêve: c'te chose en question, ça serait d'trouver un prétesque pour avoir l'occase ed' faire la tournée des Grands-Ducs chez tous les bistros. Ben, il est trouvé, l'prétesque. Censément qu't'es t'un pauvr' novice qui connait rien de rien d'la vie parisienne, pour lors, j't'initie!

T'es t'y t'initié, à c't'heure, dis, Biture?... On a bu tout c'qui existe en fait d'apéritifs, ed'digestifs et d'dégueulitifs... Diable m'emporte, j'crois qu't'es schlasse!.., Oh, mon pauvr' Biture, c'que tu supportes mal la boisson, tout d'même!.. Prends exemple sur moi, vieux frangin; j'suis toujours ferme au poste, moi!... Si ferme, même, que j'peux plus m'bouger d'là!... Mais j'suis ferme, t'sais? Très ferme... ta g..., v'là les flics!

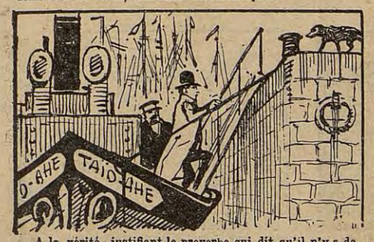
Ben, tu l'aurais t'y jamais rêvé, une apothéose pareille à notre tournée des Grands-Ducs, dis, Biture?... V'là qu'nous roulons carrosse, à c't'heure!... Mais vinguieu, qu'les peumatiques y sont donc durs; y m'rompent l'os du foie. N'importe, on n'est pas les premiers venus, nous deux, on prend pas des vulgaires ornibus ni d'sales trainvays; on a eune voiture particulière, pasqu'on est des gars costauds, pis fermes au poste... au Poste où quo j'crois bien qu'on va passer la nuit?

Jean Darragas, milliardaire français, a parié un milliard à Jasper Grantham qu'il dépenserait cette somme en un an. Grâce à la complicité de différents bandits qui ne le connaissent pas, Otto Zerbol, secrétaire de Jasper Grantham, a réussi à faire condamner Darragas à 20 ans de hard labour par le jury de Sydney, pour un crime commis par lui Zerbol. Un de ses complices, Coco bel Œil, a pris la fuite sur un paquebot anglais.

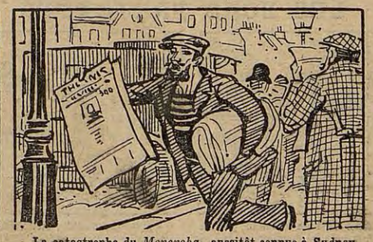


En quelques coups de rames, le canot du *Taïo-Ahé* accostait l'échelle du navire. Rien n'apparaissait plus sur la mer calme. Les trois marins occupant le canot aidèrent l'unique naufragé qu'ils avaient recueilli (car tous les autres s'étaient réfugiés sur le canot englouti qui était le plus près du navire naufragé) à monter à bord. Il était transi de froid et frissonnait de terreur. Tandis que son second s'occupait de remettre le *Taïo-Ahé* en route, le capitaine Laporte donna ses soins à l'unique survivant d'un si grand désastre : après avoir été frotté avec des couvertures de laine et avoir absorbé un demi-litre de rhum, l'homme dit en français :

« Ah ! je peux dire que je suis veinard .. Et où sont les autres ? — Tous morts ! — Mince alors ! et où suis-je ici ? — Sur le navire français *Taïo-Ahé*, allant de La Paz à Sydney ! — Sydney ! Voilà bien ma chance... j'en viens ! Zut alors ! » Le capitaine Laporte se mit à rire : comment ! son rescapé ne s'estimait pas heureux d'être le seul survivant d'une catastrophe aussi terrible ! Il l'interrogea et apprit de lui qu'il se nommait Henri Bourdier et était voyageur de commerce. Laporte pensa que ce « voyageur de commerce » avait une singulière façon de s'exprimer. Mais cela lui importait peu.

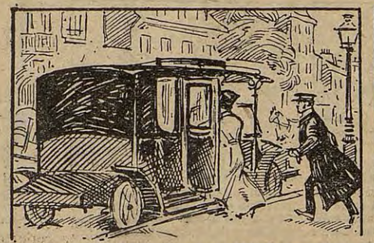


A la vérité, justifiant le proverbe qui dit qu'il n'y a de chance que pour la canaille, le pseudo-Henri Bourdier, si miraculeusement échappé à la mort, s'appelait tout bonnement Coco-bel-Œil ! Il prit vite son parti de sa mésaventure et, lorsque quinze jours, plus tard, le *Taïo-Ahé* arriva à Sydney, il était gros et gras ! Malgré que cela l'ennuyât assez, il dut accompagner le capitaine Laporte chez le consul de France, lorsque celui-ci fit son rapport de mer.

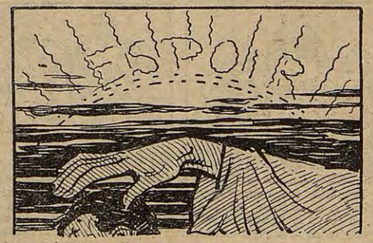


La catastrophe du *Mororoha*, aussitôt connue à Sydney, y occasionna une émotion atroce ; plus de trois cents victimes y avaient péri. Le portrait de M. Henri Bourdier, l'unique survivant, fut publié par tous les journaux. L'amiral Castan, toujours intéressé par tout ce qui touchait à la marine, avait lui aussi été informé de la catastrophe. Installé dans un fauteuil du hall de l'hôtel Sheperd, il lisait l'édition spéciale du *Sydney-Times* parue le soir même de l'arrivée du *Taïo-Ahé*, lorsque soudain il vit le portrait de M. Henri Bourdier..

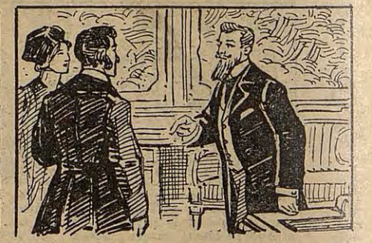
Il reconnut Coco-bel-Œil et, comme fou, se leva brusquement. « Qu'y a-t-il ? » s'écria, effrayée, Ketty Birrel qui était assise à côté de lui. Sans répondre, l'amiral Castan lui montra le journal. Elle aussi reconnut l'ancien forçat ! Elle devint pâle et murmura : « Jean est sauvé ! — Peut-être ! L'amiral Castan reprit le journal et lut l'article entourant le portrait de Coco-bel-Œil il y était dit que M. Henri Bourdier, très fatigué, était descendu dans un hôtel...



... dont il ne voulait pas qu'on publiât le nom afin de n'être pas dérangé. Castan haussa les épaules : « Habillez-vous, miss, dit-il.. nous allons chercher notre homme ! Avec une hâte fébrile, Ketty alla mettre son chapeau, se couvrit d'un cache-poussière en soie et rejoignit l'amiral dans le hall. Une automobile demandée par Castan attendait devant la porte. L'amiral y monta à la suite de miss Ketty et dit aux chauffeur : « Au Consulat de France ! Vite ! »



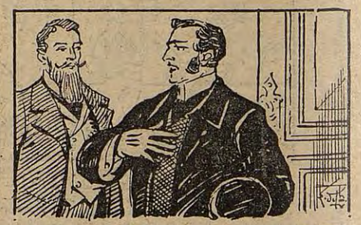
L'auto démarra à la quatrième vitesse et, presque aussitôt s'arrêta devant le Consulat. Les bureaux, déjà, en étaient fermés. Mais, ayant fait passer sa carte, l'amiral Castan, accompagné de Ketty Birrel, fut immédiatement reçu par le fonctionnaire. En quelques paroles. Castan fit le récit des aventures de Darragas et demanda au Consul de s'assurer du pseudo-Henri Bourdier qui connaissait sûrement la vérité...



... sur l'assassin du chauffeur du milliardaire. « C'est facile ! dit le consul, notre homme habite à l'hôtel Deissert à Sussex-Street... Je vais demander à la police de s'en assurer ! Je souhaite que M. Darragas, que je crois innocent, se voie rendre justice ! Venez demain ! je vous mettrai en présence de ce Henri Bourdier ! » Après avoir remercié le consul, l'amiral Castan et Ketty Birrel prirent congé de lui et regagnèrent l'hôtel Shepherd.

La nuit leur parut longue, à tous deux. Et, le lendemain matin à neuf heures, ils étaient de retour au Consulat de France. Le consul les reçut ausitôt et les fit entrer dans un salon, où Coco-bel-Œil, appréhendé par la police au moment où il sortait de son hôtel, était assis, les menottes aux mains, entre deux policemen. « Bonjour, maître Coco-bel-Œil ! fit l'amiral Castan : je vous félicite de votre chance ! Et j'espère, pour qu'elle ne soit pas interrompue..

« ... que vous allez répondre à mes questions ! » Ainsi interpellé, le forçat évadé jugea inutile de nier. Il répondit sans restrictions aux questions de l'amiral Castan. Celui-ci comprit que Coco-bel Œil disait la vérité. Malheureusement, ainsi qu'il le disait, il ne savait ni le nom de l'assassin du chauffeur, ni l'endroit où celui-ci était parti.. Un instant Castan désespéra. Il resta sans paroles, la tête baissée et, après quelques secondes de réflexion, dit au consul :



« Cet homme dit la vérité... je demande simplement qu'il répète devant le juge les déclarations qu'il vient de nous faire... Cela nous permettra de demander un supplément d'enquête et, qui sait... « Hélas ! dit le consul... je crois bien tout cela inutile... — Tant pis ! dit l'amiral Castan : M. Darragas est mon ami ; il est innocent : je le tirerai de là ou je perdrai la vie ! »

(A suivre.)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Un inconnu a profité de son extraordinaire ressemblance avec le millionnaire américain Jasper Higg pour lui voler de précieux documents concernant une géniale invention du Français Dréa, qui est assassiné ; puis de mystérieux Japonais essaient en vain de ravir au voleur le produit de son larcin. Là-dessus, Ellen, sœur de Jasper, disparaît à Paris ; puis Jasper lui-même, à Washington, est enlevé ; on ne sait plus rien de lui. Le vieil Ecossais Mac Pherson, ami de la famille Higg, et une de ses compatriotes, un peu sorcière, pourraient sans doute révéler des choses intéressantes, mais ils se taisent, et le jeune Français André Maurris, secrétaire de Dréa, part pour Paris, afin de débrouiller l'affaire. Le lieutenant Olivier Bernin lui apprend que miss Ellen est probablement prisonnière à la clinique Camerotti, que dirige le mari de Suzanne, sœur de Bernin, et où cette dernière est soignée. Presque aussitôt, Ellen est délivrée, mais refuse de rien dire ; Camerotti se suicide, et on découvre qu'il avait lentement empoisonné sa femme pour s'approprier sa fortune ; enfin, un inconnu envoie au lieutenant un antidote soi-disant souverain. D'autre part, Gabriel, le jeune groom employé à la clinique, apporte à André Maurris les papiers du docteur, que l'enfant a réussi à dérober ; sur ces entrefaites, on lui annonce la visite d'un Japonais.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

LE JAPONAIS

Un petit homme, jaune de teint, au visage rond et sérieux, à peu près imberbe, fort soigné dans sa tenue, fut introduit. Du geste, André lui indiqua un siège et prit place vis-à-vis, plus ému cent fois qu'il ne le voulait paraître. Courtoisement, le jeune homme s'informa du nom du visiteur et du sujet de sa visite.

— Monsieur, répliqua le Japonais d'un ton décidé et d'ailleurs en excellent français, mon nom importe peu. Peut-être vous le dirai-je ; cela dépendra de la manière dont tournera notre entretien. Quant aux motifs que je puis avoir de souhaiter quelques minutes de conversation avec vous, j'imagine que vous les devinez sans peine... Il s'agit de l'invention de votre distingué et regretté maître, M. Dréa.

André n'ouvrant point la bouche, l'Asiatique continua :

— Je vous étonnerai peut-être en vous déclarant que je suis assez bien renseigné sur cette invention ; non pas, malheureusement, que je la connaisse dans tous ses détails, il s'en faut. Du moins suis-je en mesure d'en préciser le but : il s'agit de construire une machine volante plus lourde que l'air, munie d'un équilibre d'une stabilité parfaite, dotée d'un moteur présentant, sous un volume et un poids extrêmement faibles, une puissance inconnue jusqu'à ce jour, et offrant, en somme, à ses passagers, la même sécurité que le meilleur cuirassé à son équipage. Ce n'est pas tout ; M. Dréa se flattait d'avoir découvert — et c'est là un point, je devrais dire le point essentiel — une nouvelle source de force motrice, dispensant de l'emploi de tous les combustibles ordinaires, de celui des accumulateurs, et permettant de réduire dans des proportions énormes les dimensions de l'appareil propulseur. J'ajoute, pour être complet, que cette force motrice eût pu, dans l'intention de celui qui en avait appliqué la puissance, servir à toutes sortes d'usages, par exemple à lancer des projectiles à une vitesse initiale dont n'approchent pas les armes modernes les plus perfectionnées. Voulez-vous bien me dire si je suis dans le vrai ?

L'ingénieur n'avait pas écouté sans un frémissement intérieur cette brève et précise description. Etait-il croyable que le secret de l'infortuné Dréa, si jalousement gardé, fût ainsi celui de Polichinelle ? Comment ce jaune était-il aussi bien instruit ? Après une imperceptible hésitation, il répliqua :

— Je ne vois jusqu'ici, monsieur, aucune raison de démentir ni d'approuver vos paroles. Si vous vous trompez, quel intérêt ai-je à vous en avertir ? Et si vous ne vous trompez pas...

— Bien, monsieur, très bien, je pressentais quelque chose de ce genre. Vous avez raison, rien ne vous oblige à me dire si je suis ou non dans la bonne voie. Mais, au surplus, ainsi que je vous l'ai dit, je suis bien renseigné. Et maintenant, il n'est pas superflu de vous exposer comment j'ai eu vent des travaux de M. Dréa ; lorsque j'aurai fini, vous jugerez vous-même, j'en suis certain, qu'il serait facile d'établir une relation entre les faits que je vais relater et certaine aventure retentissante où le hasard vous a contraint de jouer un rôle.

— Je vous écoute, monsieur.

Après qu'il eut toussé, se fut recueilli, bref, qu'il eut pris toutes les précautions familières aux orateurs accomplis, le petit homme commença un récit assez singulier qu'André, ainsi qu'on doit se le figurer, suivit avec une attention passionnée, bien qu'il ne devinât guère où son interlocuteur voulait en venir.

Peu de temps après la signature du traité de paix entre la Russie et le Japon, les prêtres attachés au service de la pagode bouddhique d'Hirozawa, située à deux heures environ de la ville de Sendaï, s'étaient aperçus qu'un joyau précieux dont l'origine se perdait dans la nuit des siècles et qui était déposé dans un caveau hermétiquement clos, avait disparu. C'était une coupe en or massif, enrichie d'une multitude de pierres de grande valeur, rubis, perles, diamants, topazes, émeraudes, à laquelle la croyance populaire prêtait une particulière importance, parce que, selon la légende, elle aurait été jadis apportée de l'Inde par les premiers apôtres du bouddhisme et aurait eu l'insigne honneur de toucher les lèvres de Bouddha lui-même.

Le vol, dont nul ne soupçonnait l'auteur, avait eu lieu la nuit ; les portes, bardées de fer, avaient été défoncées avec des instruments perfectionnés, des chalumeaux à acétylène, de minuscules et puissantes scies électriques ; le coffre contenant le bijou, de petites dimensions, avait ensuite été emporté et on l'avait retrouvé, vide, dans le voisinage de la pagode.

Les bonzes avaient tenu secrète cette fâcheuse histoire ; mais ils n'avaient pas renoncé à recouvrer la vénérable relique. Ils s'abouchèrent avec de riches fidèles, sur la discrétion desquels ils comptaient, et une enquête minutieuse fut ouverte avec les précautions nécessaires pour ne rien ébruiter. Au bout de plusieurs mois d'efforts infructueux, elle aboutit enfin à un résultat positif ; le coupable ne pouvait être qu'un certain Akosahi, ex-sous-officier du 42e régiment d'infanterie japonaise, et libéré à la conclusion de la paix. On relevait ses traces en Cochinchine, à Singapour, à Colombo, à Port-Saïd, et enfin à Paris. Mais là, elles se perdaient.

De nouvelles recherches, plus approfondies, avaient été tentées avec l'aide de détectives privés, et, à nouveau, elles avaient été couronnées de succès. Ledit Akosahi habitait une petite ville de la banlieue sud de Paris, sous le nom de Mayata, il y vivait en rentier ; du moins semblait-il ne se livrer à aucun travail, mais on ne tarda pas à savoir qu'en réalité il était affilié à une bande de malfaiteurs internationaux, spécialisée dans le rapt et la négociation des bijoux. Une surveillance fut adroitement établie autour de lui, et révéla de curieuses particularités.

C'est ainsi qu'il était en rapports suivis avec un Danois du nom d'Andrewson, personnage énigmatique, dont les ressources étaient douteuses, et qui pourtant menait la vie à grandes guides. Cet Andrewson, d'ailleurs, ne semblait nullement se mêler aux opérations de la bande à laquelle peut-être il était étranger. Il était assez répandu dans toutes sortes de mondes, depuis ceux qui se respectent jusqu'aux plus interlopes ; enfin, il tenait une espèce de cabinet, s'occupant principalement d'affaires industrielles, de ventes ou d'achats d'usines, de brevets d'inventions.

Un beau jour, Akosahi-Mayata disparut sans qu'on pût remettre la main sur lui ; pendant quelque temps, la surveillance se reporta donc sur Andrewson, attendu que, par l'un, on espérait parvenir à l'autre. C'est ainsi que l'on connut les relations entre le Danois et un ingénieur français, très notoire par ses recherches sur la navigation aérienne, M. Dréa. Il était sur le point de partir en Amérique ; cependant, il échangeait de temps à autre des visites avec Andrewson, et le hasard voulut qu'un des informateurs chargés d'épier celui-ci surprît une longue conversation entre les deux hommes : elle avait trait à une invention que méditait M. Dréa, et, bien qu'en termes extrêmement généraux, en laissait concevoir la portée.

Parmi les Japonais qui avaient contribué de leurs deniers à la poursuite de l'insaisissable coupe, plusieurs, en ce moment même, résidaient à Paris, et, par conséquent, connurent tout de suite les détails de cet entretien. Diverses circonstances, que le narrateur omit d'énumérer, les incitèrent à penser que cette invention, si prodigieuse qu'elle parût, n'en paraissait pas moins sur la voie de la réalisation. L'idée naquit aussitôt en eux qu'il serait beaucoup plus avantageux de donner à leur pays la priorité de la découverte que de lui restituer un joyau de grande valeur assurément, mais sans utilisation pratique. Des ouvertures avaient été faites à M. Dréa qui, lié par un traité et par la parole donnée à un Américain, M. Higg, avait décliné toutes les propositions, même les plus flatteuses.

Et comme à ce moment des renseignements positifs avaient révélé que l'invention était non plus en voie de réalisation, mais bel et bien réalisée, puisque les modèles réduits qu'avait construits l'ingénieur fonctionnaient merveilleusement, il n'y avait plus eu d'hésitation : puisqu'il ne voulait pas livrer son secret de gré, on le lui arracherait de force. Et cela, il le fallait absolument, à tout prix,

sous peine de voir le Japon écrasé au cours de la prochaine guerre par la supériorité que conférerait le nouvel engin à son adversaire certain, les Etats-Unis d'Amérique...

— Seulement, poursuivit l'Asiatique, d'un accent qui se nuançait de mélancolie, nous fûmes devancés. Tandis que nous vaquions à nos derniers préparatifs, d'autres exécutaient avec une audace inouïe ce que nous avions projeté. Je m'empresse d'ajouter que le meurtre de M. Dréa n'avait, comme vous le pensez bien, jamais été envisagé, non plus que les inexplicables péripéties, tellement déconcertantes, qui suivirent. Nous sommes des patriotes, non des assassins, et notre plan, s'il eût réussi, nous aurait conduits sans violence, sans effusion de sang, au but souhaité : nous mettre en possession des inestimables documents.

« Or, le soir même où fut perpétré le crime, nous en fûmes avertis par un de nos agents, tandis que d'autres filaient les meurtriers. Par télégramme, en langage convenu, ces derniers reçurent l'ordre de reprendre, coûte que coûte, au voleur le fruit de son larcin, d'où l'agression de Pittsburg. Et c'est ici qu'intervient ce sosie de Mr. Higg, qui était précisément le chef des meurtriers de M. Dréa, et qui fut en vain attaqué par mes hommes dans son hôtel. Obligés de fuir, ceux-ci, grâce aux précautions dont nous ne nous départissons jamais, et qui étaient destinées à les mettre hors de la portée des griffes de la justice en cas d'algarade, réussirent à se dérober ; mais la piste était perdue. Nous ne l'avons pas retrouvée depuis...

Durant ce récit, qu'il n'avait pas une fois interrompu, André

... le coffre, on l'avait retrouvé vide...

était demeuré perplexe ; en réalité, au lieu que les confidences du Japonais apportassent dans son esprit la lumière tant désirée, elles n'avaient fait qu'y augmenter les doutes et les incertitudes. Bien d'autres épisodes de cette machination dépassaient assurément en étrangeté cette narration, qui commençait à une coupe sacrée pour se terminer à une machine volante et à un forfait ; il n'en était pas moins certain que nombre d'obscurités subsistaient. Qui était ce Andrewson, dont le nom n'avait jamais frappé ses oreilles? Ce fut la question qu'il posa.

— Je vous l'ai dit, répliqua le Japonais ; c'était une personnalité assez suspecte, de nationalité danoise, mais dont les antécédents nous sont restés ignorés. Et, au fait, nous n'avons jamais su si le nom qu'il s'attribuait était bien le sien.

— Et vous êtes sûr qu'il est Danois?

— Nous ne sommes sûrs de rien du tout.

— C'est singulier ; si bien informés par ailleurs...

— C'est ainsi, monsieur, trancha le Japonais d'un ton sec. Je puis vous apprendre que son cabinet d'affaires était dans le quartier de Charonne ; je vous donnerai l'adresse exacte, si vous voulez.

— Et qu'est-il devenu?

— Il s'évanouit peu de temps avant l'assassinat. Il est parti pour l'Amérique, mais nos agents n'ont plus rien su de lui.

— Autre question, insista André. N'avez-vous jamais entendu dire que plusieurs de vos compatriotes eussent débarqué il y a peu de semaines au Maroc et s'y renseignassent méticuleusement sur les moyens de pénétrer dans l'intérieur du pays?

— C'est, fit le visiteur d'un air surpris, la première fois que j'entends parler de cela. Je ne vois pas, du reste, le rapport...

— Il suffit, monsieur. Maintenant, vous plaît-il de me dire ce que vous attendez de moi?

Cette fois, le Nippon se tut quelques secondes, absorbé. Il déclara ensuite lentement :

— Vous proposer un traité d'alliance. Nous savons certaines particularités assez intéressantes sur les individus qui ont échafaudé, dans un but que je soupçonne et qui éclatera par la suite, cette formidable intrigue. Vous possédez certainement aussi des indications extrêmement précieuses : unissons-nous pour châtier ces coquins qui forment, n'en doutez pas, une association dangereuse pour la sécurité publique.

André fut tenté d'observer qu'au fond il n'y avait guère d'autre différence entre les coquins en question et celui qui les qualifiait si sévèrement, que celle qui sépare l'action de l'intention. Il s'en abstint et se contenta de dire :

— Votre proposition, monsieur, mérite qu'on y prête attention. Seulement, je réclame le temps de la réflexion.

— C'est trop juste. Quand désirez-vous que je vienne prendre votre réponse?

— Eh bien ! après-demain, à cette même heure.

— C'est chose convenue.

Ils se quittèrent sur un salut cérémonieux, et André, soucieux, s'en alla délivrer Gabriel.

— Vrai ! s'écria le gamin, c'est pas trop tôt, je me « faisais vieux » là-dedans ! Va falloir que je me trotte, parce que...

La porte s'ouvrit, sans que personne eût frappé, interrompant l'enfant, et tous deux, se retournant vivement, se virent en face du Japonais, le sourire aux lèvres. Il recula avec tous les signes de la plus extrême confusion.

— Mille pardons !... je vous croyais seul, j'ignorais... Je revenais vous avertir qu'il me sera impossible de vous retrouver au moment choisi... Un rendez-vous urgent que j'avais oublié... Vous agréerait-il que je sois ici à deux heures de l'après-midi?

Une sorte de malaise paralysa une seconde les lèvres d'André : ce retour impromptu revêtait de vagues allures d'espionnage, dénonçait le dessein de surprendre. Mais l'autre semblait si sincère, si calme ; il paraissait si peu accorder d'importance au gamin, que les doutes de l'ingénieur s'effacèrent à peine conçus. Il acquiesça sans nulle difficulté à la modification réclamée, et le Japonais se retira, définitivement cette fois.

Tout en échangeant avec Gabriel, à bâtons rompus, des propos insignifiants, André avait ôté du tiroir où il les avait enfouies, les lettres de Camerotti, et il les relut avec soin. Elles étaient toutes rédigées en un style bizarre, plein de sous-entendus et d'allusions, de termes à double entente, de réticences. Placées sous les yeux d'une personne non prévenue, ignorant le genre de trafic auquel, selon toute apparence, se livrait le médecin, elles n'eussent revêtu à peu près aucune signification. Pourtant, il sautait aux yeux que leurs auteurs tenaient à l'incognito, car aucune d'elles n'était signée, si ce n'est par des prénoms ; aucun nom propre, aucune adresse n'y étaient tracés. Manifestement, les correspondants de Camerotti avaient des motifs d'être prudents.

Pour André, chacune avait un sens lugubre, et il n'était pas le seul à en juger ainsi, puisque Gabriel, tout enfant qu'il fût, avait su lire entre leurs lignes de terribles secrets. Ils ne doutaient plus que le docteur eût, de son vivant, mis sa science, — la science — au service de toutes les convoitises et de toutes les haines. Ainsi le veut le progrès : jadis, pour se défaire d'un ennemi, d'un parent gênant ou à héritage, seuls le poignard ou quelque brutal poison étaient à la portée de nos ignorants ancêtres ; aujourd'hui, ces moyens rudimentaires sont relégués au musée des antiques, ou du moins ne sont plus employés que par les pauvres d'esprit, les arriérés, les fossiles. Nous avons mieux, nous sommes plus discrets et plus élégants, et nous avons appris comment un traitement approprié peut transformer en un mal mortel la plus anodine des indispositions, sans que nul puisse rien soupçonner, ou, au pis aller, sans que nul puisse rien reprocher au médecin qui, en guise d'excuse, invoquera l'inévitable faillibilité des jugements humains : « Je me suis trompé, j'ai porté un diagnostic erroné. » Qui donc, ici-bas, oserait se prétendre à l'abri d'une telle éventualité?...

Ainsi André comprit-il que les intuitions d'Olivier étaient amplement fondées ; il eût fallu révoquer en doute l'évidence pour douter que Suzanne mourut de la main de son époux. Mais rien ne venait éclairer la fin tragique de celui-ci, rien, si ce n'est, peut-être, deux lettres toutes récentes, puisqu'elles étaient datées de la fin de juin.

L'une, écrite à la machine, débutait par des menaces gazées sous des phrases insignifiantes, comme si le destinataire eût négligé de tenir compte d'instructions à lui antérieurement notifiées, elle continuait en l'invitant à presser la solution de toutes les affaires en cours, attendu que la « grande affaire », celle d'Amérique, ayant pleinement réussi, il serait inopportun de différer davantage le départ. Elle se terminait par la recommandation de faire parvenir au plus tôt des nouvelles d'E. H., à « l'adresse habituelle ». La seconde, rédigée à la main, d'une écriture nette et anguleuse, sommait en termes comminatoires le docteur de se hâter à liquider sa situation, les conjonctures actuelles exigeant impérieusement un départ immédiat.

De qui elles émanaient, ce que signifiait ce départ et vers quelle destination, aucun indice ne permettait de le déduire. Mais que le docteur eût eu partie liée avec les assassins de Dréa, voilà qui semblait établi : « l'affaire d'Amérique » devait être précisément le vol des précieux documents du savant, les initiales E. H. désignaient vraisemblablement Elfen Higg, alors justement prisonnière à la clinique. Mais quelle conclusion pratique tirer de tout cela?

André causa encore quelques moments avec Gabriel, dont la finesse et l'intelligence, inattendues chez un enfant d'une culture plutôt modeste, l'étonnaient en le charmant. C'est au cours de cette

conversation que André apprit les circonstances qui avaient précédé la mort de Camerotti ; il ne put que regretter le contretemps qui avait empêché le groom de distinguer les traits de l'interlocuteur du médecin ; il en retint pourtant la haute taille et les larges épaules. Peu après, Gabriel le quitta, et l'ingénieur alla dîner à la salle à manger de l'hôtel, remettant à une heure ultérieure de méditer les propositions du Japonais et les révélations du gamin, à tout prendre, assez satisfait de sa journée ; pour la première fois, depuis le coup de foudre qui avait inauguré le drame, un peu d'espoir naissait que les ténèbres en pussent être un jour dissipées.

Comme il finissait son repas, on lui apporta une carte-lettre pneumatique dont l'adresse — il le reconnut aussitôt — était tracée de la main de son ami Rémy. On n'a pas oublié que ce dernier, ex-sous-officier de l'armée coloniale, occupait depuis peu de semaines un emploi chez un certain Gregorieff, qu'André soupçonnait fort de n'être qu'une seule et même personne avec ce Grisiecki, jadis ami de Dréa, dont il avait trouvé la photographie dans le double fond du coffret... et peut-être aussi avec cet Andrewson, plus ou moins Danois, dont le Japonais lui avait révélé l'existence. Depuis son arrivée à Paris, l'ingénieur était en relations avec Rémy, qui se montrait pour lui un dévoué auxiliaire ; mais par prudence, ils ne s'étaient vus qu'une seule fois, bien qu'ils demeurassent en rapports constants.

La communication de l'ancien marsouin ne manquait pas d'intérêt.

« Mon vieux, disait-elle, je crois qu'il va se passer des choses décisives à ma « boîte ». D'abord, le patron Gregorieff a reparu. Il a les allures d'un homme inquiet, nerveux, obsédé, avec, par intervalles, de brusques accès d'une joie qui, je le confesse, me glace, tant, à ces moments, sa figure me paraît étrange et sinistre. Mais ce n'est pas tout. Deux d'entre nous — nous étions cinq — ont été congédiés hier. Les deux autres sont arrivés ce matin au bureau avec des mines à l'envers, des têtes de gens qui, d'abord, n'auraient pas dormi de la nuit ; ensuite, seraient hantés par une secrète et angoissante inquiétude : que leur est-il advenu? Je ne puis le deviner, mais il leur est advenu quelque tuile, sûrement. Il me reste à te confier le plus grave et le plus surprenant : Gregorieff m'a pris à part cet après-midi et il m'a informé qu'il allait probablement être forcé de se séparer de ses « employés » parce qu'il se voyait dans la nécessité de faire une absence prolongée, durant laquelle nous ne lui serions d'aucune utilité. Toutefois, il consentait à m'emmener avec lui, mais à une condition : c'est qu'il lui fût prouvé que mon dévouement le plus absolu lui serait acquis, et que je fusse effectivement l'homme énergique que je parais être.

« J'ai hésité, je te l'avoue. Mais comprenant que, sans doute, je touchais au but, c'est-à-dire que j'allais enfin être fixé sur la personnalité de mon énigmatique patron, j'ai aussitôt protesté que j'étais prêt à lui montrer qu'il pouvait compter sur moi.

« C'est bien, je vous mettrai à l'épreuve dès ce soir », décida-t-il.

« J'ai donc rendez-vous avec lui à neuf heures, aujourd'hui, au café Piolet, boulevard des Italiens. Si tu veux le voir, l'occasion est propice ; mais comme, s'il a été réellement mêlé à l'affaire Higg, il est possible qu'il te connaisse, tu ferais sagement de te « maquiller ». Tu m'as dit que tu l'étais exercé à ce noble art du « self-déguisement », c'est le cas de déployer tes talents... »

Le jeune homme exultait. Cette fois, il n'y avait plus à discuter : ses recherches se coordonnaient, et il se gourmandait soi-même de son impatience.

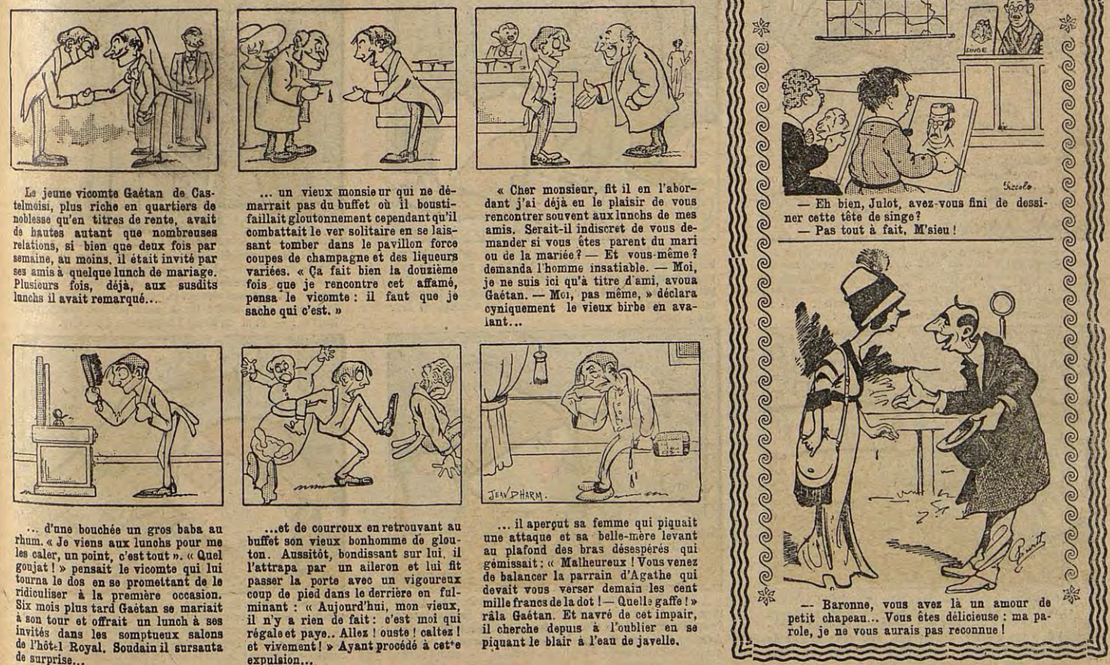
— Le proverbe a raison, songeait-il. « Tout vient à point à qui sait attendre ! » Eh ! eh ! ami André, tu n'aurais pas fait si mauvaise figure si le destin avait voulu que tu orientasses ta vie vers la carrière qui illustra Vidocq — j'entends le Vidocq honnête homme, non point le Vidocq galérien. Si tu avais fait un éclat, si tu l'étais livré à quelque démarche sonore et inconsidérée, si tu étais allé implorer la police ou que tu eusses prodigué les interviews aux gazettes, que serait-il arrivé? Rien du tout, du bruit autour de ton nom, et pas autre chose. Au lieu de te conduire ainsi, en étourneau, tu es demeuré bien paisible, bien muet, tu as fait le mort, tu as patienté. Récompense : les choses se dessinent, l'enquête prend tournure, la vérité est en marche. Décidément, tu n'es pas un imbécile...

Tout guilleret, complètement emballé, aussi emballé qu'autrefois lorsqu'il touchait à la solution d'un problème ardu que hérissaient les X à la N^e^ puissance et les racines plus ou moins carrées, il gagna sa chambre et se prépara à sa nocturne et sans doute décisive expédition.

(A suivre.)

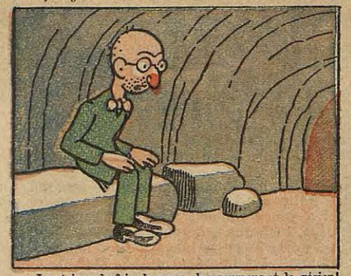
GASTON CHOQUET.

SURPRISE

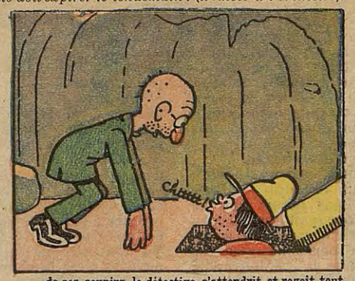

Le jeune vicomte Gaëtan de Castelmoisi, plus riche en quartiers de noblesse qu'en titres de rente, avait de hautes autant que nombreuses relations, si bien que deux fois par semaine, au moins, il était invité par ses amis à quelque lunch de mariage. Plusieurs fois, déjà, aux susdits lunchs il avait remarqué...
... un vieux monsieur qui ne démarrait pas du buffet où il boustifaillait gloutonnement cependant qu'il combattait le ver solitaire en se laissant tomber dans le pavillon force coupes de champagne et des liqueurs variées. « Ça fait bien la douzième fois que je rencontre cet affamé, pensa le vicomte : il faut que je sache qui c'est. »
« Cher monsieur, fit il en l'abordant j'ai déjà eu le plaisir de vous rencontrer souvent aux lunchs de mes amis. Serait-il indiscret de vous demander si vous êtes parent du mari ou de la mariée? — Et vous-même? demanda l'homme insatiable. — Moi, je ne suis ici qu'à titre d'ami, avoua Gaëtan. — Moi, pas même, » déclara cyniquement le vieux birbe en avalant...
... d'une bouchée un gros baba au rhum. « Je viens aux lunchs pour me les caler, un point, c'est tout ». « Quel goujat ! » pensait le vicomte qui lui tourna le dos en se promettant de le ridiculiser à la première occasion. Six mois plus tard Gaëtan se mariait à son tour et offrait un lunch à ses invités dans les somptueux salons de l'hôtel Royal. Soudain il sursauta de surprise...
...et de courroux en retrouvant au buffet son vieux bonhomme de glouton. Aussitôt, bondissant sur lui, il l'attrapa par un aileron et lui fit passer la porte avec un vigoureux coup de pied dans le derrière en fulminant : « Aujourd'hui, mon vieux, il n'y a rien de fait : c'est moi qui régale et paye.. Allez ! ouste ! caltez ! et vivement ! » Ayant procédé à cette expulsion...
... il aperçut sa femme qui piquait une attaque et sa belle-mère levant au plafond des bras désespérés qui gémissait : « Malheureux ! Vous venez de balancer la parrain d'Agathe qui devait vous verser demain les cent mille francs de la dot ! — Quelle gaffe ! » râla Gaëtan. Et navré de cet impair, il cherche depuis à l'oublier en se piquant le blair à l'eau de javelle.
— Eh bien, Julot, avez-vous fini de dessiner cette tête de singe?
— Pas tout à fait, M'sieu !
— Baronne, vous avez là un amour de petit chapeau... Vous êtes délicieuse : ma parole, je ne vous aurais pas reconnue !

DÉSOPILANTES AVENTURES DE TROUILLE, DÉTECTIVE. — XV. Le Trésor de Fra Piccolo!

Après avoir exercé ses rares talents de gaffeur sur de mystérieuses affaires, Trouille a réussi à délivrer Riflard Esq. roi des Fromages Mous, prisonnier de Fra Piccolo, brigand calabrais. Prisonnier à son tour, Trouille doit expirer le lendemain ! (trémolo à l'orchestre).

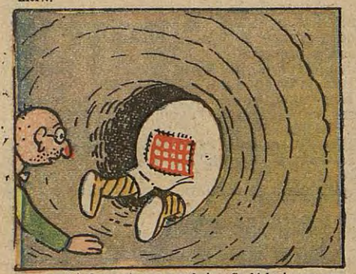


« Les tripes, le foie, le cœur, les poumons et le gésier ! se dit Trouille, une fois qu'enfermé dans la caverne, il peut réfléchir sur l'horreur de sa situation.. eh ben, mon salaud ! il n'y va pas avec le dos de la cuillère, le brigand calabrais ! .. Je crois que j'en réchapperai pas, si i m'fait arracher tout ça !... » Et, à la pensée de rendre le dernier...

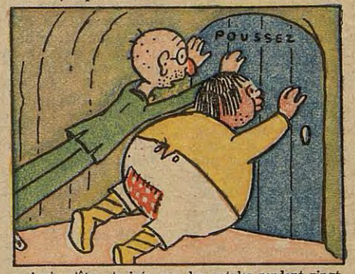


... de ses soupirs, le détective s'attendrit et revoit tout son passé en un clin d'œil !. . Comme il s'absorbe dans des pensées aussi amères qu'un picon, un léger bruit lui fait lever le nez... Pétrification ! Une des dalles de sa geole se soulève lentement, et la tête d'un brigand apparaît ! « Acré ! souffle le brigand, en pénétrant, pas de barouffe, le patron...

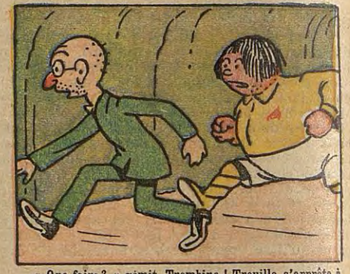
... est à côté ! On se ferait poisser ! Veux-tu être libre et galetteux ? — Tu parles ! réplique Trouille, frémissant. — Ben, voilà ! reprend le brigand, j'ai dégoté le trésor de Fra Piccolo, je sais ousqu i perche... seulement, y a un truc que j'comprends pas très bien ! pas mèche d'ouvrir la lourde ! C'est sûrement une porte à secret ! Si tu mets le doigt sur la combinaise...



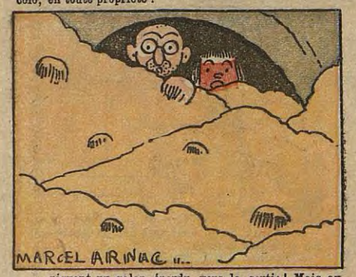
... part à deux, et on se cavale ! — Ça biche ! approuve le policier. Où est-ce, que j'y coure ! » Le brigand, qui s'appelle Trombino, reprend le chemin de la dalle (qui est en pente) et s'engage dans un étroit boyau. Trouille, muet, fait, sur ses talons, des excès de vitesse, en caressant déjà le projet de s'approprier la galette de Fra Piccolo, en toute propriété !



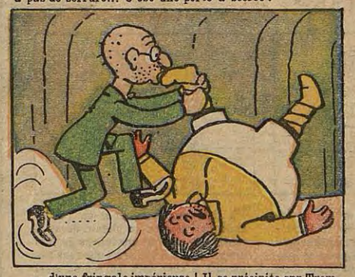
Après s'être traînés sur les rotules pendant vingt bonnes minutes, les deux complices arrivent devant une porte. « C'est là, dit Trombino. » Sur la porte, on lit : *Poussez*. « Poussons ! » propose Trouille... Trombino veut bien... Ils unissent leurs efforts, sans que la porte s'ouvre d'un pli ! « Curieux ! s'écrie le détective... il n'y a pas de serrure... C'est une porte à secret !



« Que faire ? » gémit Trombino ! Trouille s'apprête à répondre qu'il n'en sait rien, quand un fracas les fait soubresauter tous les deux ! Dans l'ombre, on entend leurs quenottes claquer ! « Nous... so... sommes.. fi.. fichus ! grelotta Trombino... — Fra Piccolo ! » ajoute le policier... Puis, les deux hommes, complètement affolés...



... piquent un galop éperdu vers la sortie ! Mais au bout de quelques pas, ils sont arrêtés, ils comprennent tout ! Un éboulement vient de se produire, bouchant la sortie ! « Ça y est ! sanglote Trombino, on est mûrés ! On va crever de faim. là d'dans ! oh ! maman !... » A la pensée de crever de faim, Trouille se sent pris...



... d'une fringale impérieuse ! Il se précipite sur Trombino et fait le simulacre de lui bouffer les pieds ! Le brigand pousse des cris de porc frais ! « Ta gueule ! lui dit poliment le détective, on va t'entendre jusqu'à Brindisi ! quel boucan !... » Ayant récupéré la totalité de leur sang-froid...

... les deux complices décident de retourner au coffre-fort de Fra Piccolo, et de tenter l'impossible pour y pénétrer. Ils se reprécipitent donc dans le boyau, en sens inverse, et stoppent devant la porte. « *Poussez* ! brame Trombino, c'est idiot ! On a beau pousser comme des tourtes ! — et si on tirait ? suggère le détective.

«Y a écrit *Poussez*, c'est peut-être pour qu'on aye pas l'idée de tirer ? » Et, joignant le geste à la parole, il tire la porte à lui — mais sans grande conviction ! Surprise ! la porte s'ouvre, découvrant, aux yeux éblouis de Trouille et de Trombino, le trésor de Fra Piccolo ! « Que de galette ! que de galette ! » rigolent...

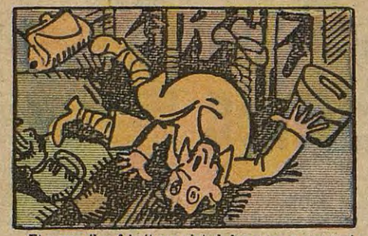
,.. les deux types, littéralement abrutis ! Et ils se ruent dans la grotte enchantée ! Les louis leur montent jusqu'au nombril ! « C'est épatant ! se boyaute Trouille ! Avisant des sacs, ils les emplissent fébrilement .. Après quoi, Trombino ayant expliqué l'art et la manière de sortir du souterrain, les deux complices s'apprêtent à filer.

Trombino ouvre la marche... Il tire la porte à lui, pour sortir... Mais, à ce moment Trouille, qui n'a pas lâché son idée de s'approprier tout seul le trésor de Fra Piccolo, trouve belle l'occasion de supprimer un brigand ! Il repousse vivement la porte sur le cou de Trombino, et la maintient de toute ses forces ! « Rrrrr.,. rrr... Ksschch ! râle Trombino... Et il expire ! *(A suivre.)*

DURONFLAR VEUT SE MARIER *(Suite.)*

Estomaqué à l'apparition bien inattendue de sa fiancée, privée de pattes, Duronflar n'hésite pas à s'enfuir. Mais bientôt il est rattrapé par l'habile cul-de-jatte qui le cramponne à lui, cependant qu'un agent, puis le tuteur Gueuldeboy — non sans horions — le mettent en demeure de s'expliquer chez le commissaire. Rabroué par celui-ci et invité à faire son devoir, Duronflar en reconduisant la belle chez elle, la fait choir dans un égout, se trotte et prend le parti de voyager au loin pour n'être point condamné à épouser une demi-femme.

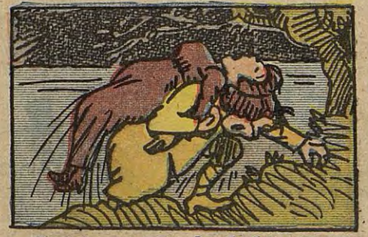
Le train qui ce soir-là n'avait que deux heures un quart de retard se décida enfin à partir : « Ouf ! se dit Duronflar, je l'ai échappé belle ! je veux bien n'être pas trop exigeant, quant au physique de ma future femme, si la dot est jolie, mais épouser un cul-de-jatte, ça jamais ! »



Et comme il se faisait une pinte de bon sang en songeant à la tête de ce brave M. Gueuldeboy en le voyant se carapater, soudain — preuve qu'il ne faut jamais rigoler du malheur des autres ! — soudain, dis-je, un choc formidable, un branle-bas sans pareil, figea sur les lèvres de Duronflar le rire narquois qu'il expectorait...

Le pont d'Asnières, un peu fatigué, le pauvre vieux, ainsi que chacun le sait, venait de s'écrouler en partie et le wagon dans lequel se trouvait Duronflar, seul de tout le train, avait piqué une tête dans la Seine ! Grâce à Dieu, notre ami était un excellent nageur. Passant par la portière de son compartiment il se mit en devoir de remonter à la surface de l'eau.

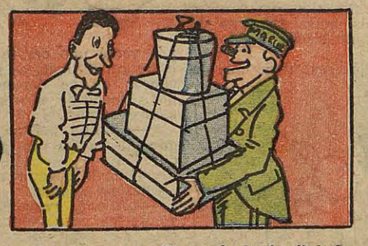
La nuit était belle... Un magnifique clair de lune éclairait le paysage, si joli en cet endroit. Duronflar, un peu embarrassé dans ses vêtements, nageait vigoureusement vers la rive... Soudain, des cris d'appel retentissent près de lui.. il se retourne et aperçoit à quelques brassées, une charmante brunette qui se débattait dans l'eau...



N'écoutant que son courage, Duronflar tire sa coupe avec une énergie farouche, s'approche avec précaution de la pauvre enfant qui, elle aussi, avait piqué une tête du haut du pont et la saisit par les cheveux. Grâce au ciel, ces cheveux étaient à elle... Duronflar n'eut donc qu'à tirer et put ainsi opérer un brillant sauvetage.

A peine arrivé sur la rive, Duronflar portant son précieux fardeau fut accueilli — avec quelles exclamations enthousiastes ! — par le malheureux père de la victime. C'était un Brésilien ou quelque chose d'approchant. Avec un accent sud-américain il exprima sa reconnaissance à Duronflar.

« Mille dioux ! senor, répétait-il, ze vous dois plous qué la vie... vous avez sauvé mon trésor lé plous précieux... demandez-moi cé qué vous voudrez zé vous le donne !... » A ce moment, l'enfant qui avait perdu connaissance reprenait ses sens : « Mon sauveur ! s'écria-t-elle en se jetant à son cou... papa ! papa ! Zé né veux pas d'autre mari... il m'a sauvé la vie, zé lui donne mon cœur ! — Charmé... très flatté en vérité, mademoiselle, murmurait Duronflar. Vraiment, je ne mérite pas un tel honneur... c'est si peu de chose en vérité... »



« Peu de chose... ma fille, peu de chose ? » dit le fier hidalgo en fronçant les sourcils, mais Duronflar s'expliqua et tous allèrent dans le premier hôtel venu prendre un repos bien gagné. Dans la matinée, comme Duronflar sommeillait encore, il fut tiré de sa torpeur par un garçon livreur qui lui apportait de quoi renouveler sa garde-robe. C'était une délicate attention du père de la demoiselle sauvée, qui sachant que Duronflar avait tout perdu dans son naufrage en Seine lui envoyait de quoi se vêtir convenablement.

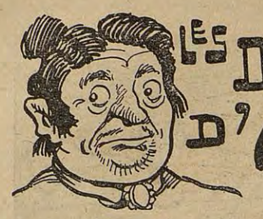
C'était un complet d'un goût parfait, un huit reflets impeccable, des croquenots à la dernière mode et une canne des plus high-life. Duronflar à ces simples détails se dit que très certainement ce bonhomme au genre un peu rasta devait être rudement au pognon et, cette réflexion faite, il se sentit un penchant irrésistible pour sa fille.

Après une petite balade dans le patelin, Duronflar vers midi se rendit à l'hôtel ou son futur beau-père était descendu. Il fut accueilli à bras ouverts et invité à déjeuner. Un déjeuner plantureux dans un restaurant chic et Duronflar se les cala consciencieusement pour se remettre de toutes ses émotions. Après café, rincette et surrincette, le senor Bonifacio della Boursa Plata — ainsi s'appelait le noble rasta — proposa d'aller...

...faire un petit tour dans les grands magasins afin de faire quelques achats nécessaires en vue du prochain mariage de sa fille. Duronflar exultait... « Pas d'erreur, pensait-il, ce type-là est au moins millionnaire ! mais qu'est-ce que j'ai donc pour plaire ainsi aux femmes ! » Le senor della Boursa Plata pendant ce temps achetait, achetait... que c'en était une bénédiction ! Les tissus les plus rares, les dentelles les plus chères, il râflait tout sans marchander, « Vous livrerez à mon hôtel, disait-il, mon intendant sera là pour recevoir et payer. »

Et les employés s'empressaient gracieux, pleins de vénération pour ce royal client. Mais soudain, une grosse patte s'abattit sur l'épaule du senor Bonifacio della Boursa Plata : « Assez de chichis comme ça, je te reconnais Polycarpe Ducognot, t'es bon, toi et tes complices !... » disait une voix caverneuse. Horreur ! le brillant Brésilien n'était qu'un escroc de haut vol... et d'autres agents encadrant Duronflar et sa douce fiancée, Polycarpe Ducognot, dit senor Bonifacio della Boursa Plata, fit une sortie qui n'eut rien de triomphal. *(A suivre.)*

LES DÉLICATESSES D'ADÉLAÏDE



— M. Onésime-Tiburce-Justinien Grattelard, consentez-vous à prendre pour épouse Mme veuve Adélaïde-Ursule-Léocadie Lalirette, née Beaublair?

— Oui monsieur.

— Madame veuve Adélaïde-Ursule-Léocadie Lalirette née Beaublair, consentez-vous à prendre pour époux M. Onésime-Tiburce-Justinien Grattelard?

— Oui monsieur.

L'adjoint prononça alors les paroles sacramentelles.

Les deux fiancés et leurs quatre témoins apposèrent leurs signatures sur les registres de l'état civil, après quoi ils s'en allèrent déjeuner au *Rendez-vous des Cochers*, un modeste restaurant dont Grattelard vantait, avec de petites mines de gourmet, la réputation à sa conjointe.

— De la tête de veau, Adélaïde, comme vous n'en avez jamais bouffé de votre vie, fit-il à plusieurs reprises.

Et cette bonne Adélaïde, rayonnante, s'en léchait d'avance les babines.

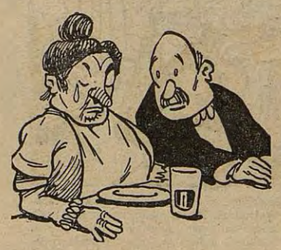
Le repas fut empreint de la plus franche cordialité. Mais quand le garçon servit le café et les liqueurs, Adélaïde s'attendrit soudainement. Ses gros yeux de quinquagénaire sentimentale et ventripotente se remplirent de larmes, sa lèvre supérieure ombragée de petites moustaches comme maints collégiens eussent voulu déjà en posséder, se rentra, et elle ravala un sanglot.

Onésime s'approcha d'elle affectueusement :

— Vous avez de la peine, Adélaïde?

Cette question provoqua un orage. Les larmes d'Adélaïde coulèrent avec une telle abondance, qu'Onésime crut bon de couvrir au moyen d'une soucoupe le verre de son épouse, afin de préserver son café.

— Ah! Onésime, gémit la trop impressionnable femme, j'ai beau



faire, je ne peux m'empêcher de penser à mon premier mari, à ce pauvre Anatole.

— Pourtant, Adélaïde, ne me disiez-vous pas dernièrement que votre mari ne vous avait pas toujours rendue heureuse?

— C'est vrai, mais, que voulez-vous, il y a des choses qu'on ne s'explique pas.

— Allons, allons, fermez les écluses, Adélaïde; nous allons sortir, le grand air vous fera du bien. On va plaquer les témoins et on s'en ira faire un bon petit tour au Jardin d'Acclimatation. Les ours nous feront rigoler.

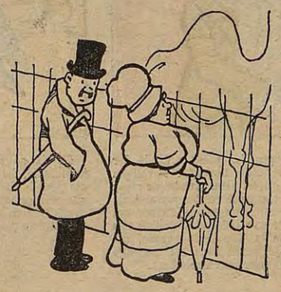
— Ça va, fit Adélaïde en s'efforçant de sourire à travers le ruissellement ininterrompu de ses larmes.

Au fond, la raison de son gros chagrin était due surtout à un certain beaujolais de derrière les fagots auquel elle avait fait trop d'honneur. Et cet animal d'Onésime avait eu la main lourde...

Ainsi qu'il avait été convenu, les nouveaux mariés prirent congé des témoins qui s'étaient lancés dans une interminable partie de manille, et filèrent, bras dessus, bras dessous, au Jardin d'Acclimation.

Comme ils entraient dans le parc, Adélaïde s'écria avec mélancolie :

— Ah! qu'il est donc loin le



temps où je suis venue par ici avec ma robe blanche et ma fleur d'oranger! Y a pas à dire, Anatole était mal embouché, Anatole m'a battue comme plâtre, mais il avait, malgré cela, une grande affection pour moi.

Devant un chameau, la brave femme sentit de nouveau son cœur se fendre.

— Comment, fit Onésime, voici encore vos deux gouttières qui coulent? Ce chameau vous rappelle donc des souvenirs?

— Hélas! il me rappelle le mot favori d'Anatole, quand il se mettait en colère contre moi. Pauvre garçon! Ne restons pas là; je ne veux pas pleurer devant le chameau, cet animal m'intimide.

Ayant attiré Onésime du côté du bassin aux phoques, et lui désignant le pied d'un arbre, elle murmura :

— Tenez, c'est ici qu'Anatole a eu sa fameuse indigestion. Comme je lui disais en lui soutenant le front :

« — Mon pauvre Anatole, je prends part à votre souffrance; c'est l'émotion sans doute qui est cause de ça, l'émotion ajoutée au mélange des vins. »

« Il me cria :

« — Non, mais, dis tout de suite que je suis saoul. Si je suis malade, c'est qu'en mangeant mes rondelles de saucisson, j'ai avalé les peaux avec, et ça n'a pas passé; tu es loin de la vérité, petite gourde! »

— Comment, il vous traitait déjà de cette façon-là, Adélaïde?

— Oui, oui. Il n'était pas commode, c'est vrai, mais enfin on ne se souvient que des bons moments. Il avait aussi des prévenances. Tenez, une fois qu'il m'avait rouée de coups et qu'il m'avait à moitié assommée, il

m'a versé une carafe d'eau sur la figure. Eh bien, ce sont de ces choses qu'une femme n'oublie pas. Quand je suis revenue de mon évanouissement, il m'a dit :

« — Pardon, pardon, je croyais que tu avais la peau plus dure! »

« Il était devenu très gentil.

Onésime supplia :

— Allons, voyons, calmez-vous; les gens vont croire que c'est moi qui vous fais pleurer...

La bonne femme épongea doucement ses yeux.

— Vraiment, fit Onésime piqué, on ne dirait pas qu'il y a vingt ans que votre premier mari est mort; vous le pleurez comme au lendemain de son décès.

— Qu'est-ce que vous voulez, les sentiments ne s'expliquent pas.

— J'aurais été femme, je n'aurais probablement jamais aimé un homme qui m'aurait battue.

— Battue, battue, mieux que ça, un jour il m'a démis le bras...

— Ah! le misérable! suffoqua Onésime.

— Qu'est-ce que vous avez dit? repartit Adélaïde, les sourcils froncés.

— J'ai dit, j'ai dit... balbutia Onésime.

— Je vous défends de dire du mal de mon Anatole, vous n'en avez pas le droit... Je dis ce que je pense, moi, mais je ne veux pas d'approbation. Paix à l'âme d'Anatole, vous entendez?

Onésime resta coi.

— J'ai du cœur, moi, reprit Adélaïde, et j'ai pardonné à Anatole, le jour où on me l'a rapporté mort de chez le marchand de vins. Il s'était affalé en faisant une partie de zanzibar.

— Pauvre garçon!

Il y eut entre eux un long silence, puis, soudain, Adélaïde s'exclama :

— Tenez, cette promenade m'a rappelé trop d'affligeants souvenirs. Allons à Saint-Ouen, nous en avons encore le temps.

— A Saint-Ouen? Et pourquoi à Saint-Ouen, Adélaïde?

— Allons voir mon mari.

— Votre...

— Oui, mon mari, au cimetière, où il dort son dernier sommeil.

— Voyons, voyons, Adélaïde, vous n'y pensez pas. On ira à la Toussaint.

— Allons au cimetière, vous dis-je! riposta Adélaïde avec autorité.

Onésime, interdit d'une telle exigence, obéit passivement. Il suivit Adélaïde là-bas. C'était une bonne nature, une excellente nature que cet Onésime, et pas contrariant pour un sou.

⁂

Lorsqu'ils furent à proximité du cimetière, Adélaïde entra chez un marchand de fleurs, choisit une modeste couronne de perles, et se tournant vers Onésime :

— Vous la lui offrirez, ça lui fera plaisir.

Et elle pria Onésime de payer la couronne sur laquelle elle fit mettre cette inscription : « Au premier mari de ma femme. Souvenir reconnaissant. »

S'étant présenté devant la tombe de feu Lalirette, Adélaïde s'agenouilla :

— Je viens te présenter, gémit-elle, celui que j'ai choisi pour te remplacer...

Puis, se tournant vers Onésime, abruti :

— Approchez-vous, mon ami. Jurez-lui que vous ne boirez pas, que vous serez toujours bon avec son Adélaïde, que vous ne la rendrez pas malheureuse, que vous ne la battrez pas, ça lui fera plaisir!...

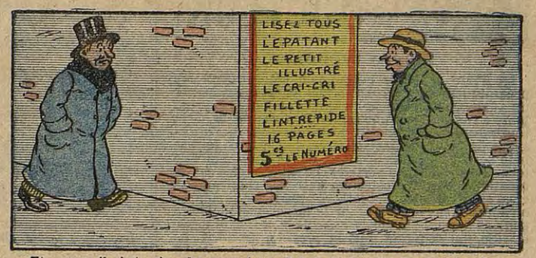
Et sur ces mots, elle fondit en larmes en regardant son mari qui, l'air idiot, élevait déjà la main en l'air pour donner un plus grand poids aux paroles solennelles qu'il allait prononcer.

ALPHONSE CROZIÈRE.

UNE SALE GUIGNE

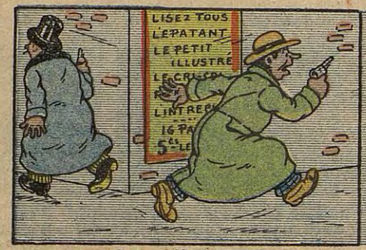
Terrorisé par la lecture des faits divers qui ne parlent que d'attaques nocturnes, Fricot est pris d'une frousse intense et court chez un armurier acheter un superbe revolver avec une boîte de cartouches. « Il sera mon inséparable compagnon le soir...

« ... quand je sortirai ou rentrerai tard, se dit-il, et si les apaches s'avisent de me tomber dessus, ils trouveront à qui parler. » Tout heureux de son acquisition, Fricot s'empresse d'en faire part à son ami Touffu. « C'est une bonne précaution », lui dit-il.



Et, comme il n'est guère plus rassuré que Fricot, il n'a rien de plus pressé que d'acheter, lui aussi, un rigolo à six coups pour se défendre, le cas échéant. Avant-hier soir, les deux amis qui sont invités à dîner en ville, chacun de son côté, sortent séparément et rentrent chez eux, aux alentours de minuit pour se coucher. Comme il fait frisquet ils marchent, la main dans la poche, d'un pas hâtif et, dans la crainte d'une agression inopinée, cette main, fiévreusement caresse la crosse d'un revolver.

Tout à coup, en tournant le coin d'une rue, Fricot et Touffu se trouvent nez à nez. De part et d'autre leur émotion est si forte qu'ils ne se sont pas reconnus et, se prenant réciproquement pour des malfaiteurs, ils sortent leurs revolvers et se canardent avec toute l'ardeur que peut motiver une peur grand format. Heureusement pour l'un...



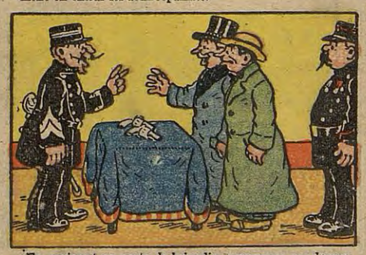
... comme pour l'autre qu'ils tirent plutôt mal et ne s'atteignent pas. Ils font alors demi-tour et déguerpissent ventre à terre, chacun de leur côté en hurlant : « Au secours! A l'assassin! » En toute sincérité ils s'imaginent avoir été l'objet d'une agression à main armée et se félicitent respectivement d'avoir pu échapper au danger qui les menaçait.

Tout en détalant à toutes jambes, Touffu rencontre deux agents, et le cœur palpitant à cause de l'émotion qu'il vient d'éprouver et de la course échevelée qu'il vient de faire, il les met au courant de l'attaque nocturne dont il vient d'être l'objet. Naturellement, il dramatise un tantinet la chose afin de se rendre intéressant en se taillant un rôle héroïque dans l'aventure.

Les deux agents n'écoutant que leur devoir s'élancent en avant à la recherche des malfaiteurs. Touffu, qui a brûlé toutes ses cartouches et ne se soucie point de rester seul, trotte prudemment derrière eux après leur avoir indiqué la direction prise par ses agresseurs. Fricot, de son côté, a réquisitionné deux gardiens de la paix rencontrés sur son chemin.

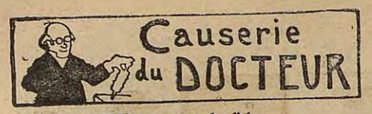
Il leur conte la même histoire que Touffu et aussitôt ces deux braves accourent au pas gymnastique sur le lieu de la rencontre. En fin de compte les deux groupes se rencontrent et les deux amis qui ne sont plus aveuglés par la terreur et l'affolement se reconnaissent. Ils éclatent de rire. « Comment, c'était donc toi? s'esclaffe Touffu. Eh bien, ma vieille branche, tu peux te vanter de m'avoir flanqué une de ces frousses à tout bourlinguer. — Je te ferai le même compliment, rigole Fricot. La preuve que je n'étais pas plus rassuré que toi, c'est que j'ai réclamé le concours de ces braves agents en compagnie desquels je viens d'arriver ici au pas gymnastique. — Ah! ah! ah! Elle est bien bonne! » s'exclament en chœur les deux copains...

... qui se gondolent de leur mépris. Malheureusement pour eux cet avis n'est point partagé par les agents qui le trouvent mauvaise et sont furieux d'avoir été dérangés inutilement. Ils emmènent Touffu et Fricot au poste sous la triple inculpation de port d'arme prohibée, tapage nocturne et outrage à des représentants de l'autorité.



En arrivant au poste, le brigadier commence par dresser procès-verbal aux deux amis, puis il leur confisque leurs revolvers et après leur avoir flanqué une sévère admonestation relativement à leur manque de sang-froid : « Maintenant, leur dit-il, vous allez me faire le plaisir de rentrer chez vous et surtout tâchez moyen de ne pas recommencer. »

Fricot et Touffu qui demeurent dans la même maison ont repris le chemin de leur logis, mais la guigne se faisant la complice du hasard ironique, ils ont été assaillis, cette fois, par une bande d'apaches et, n'ayant plus de revolvers pour se défendre, ces malfaiteurs ne se sont pas gênés pour les dévaliser complètement tous les deux.



Fièvre typhoïde.

La fièvre typhoïde est une maladie infectieuse produite par un microbe spécial et caractérisée par un affaissement extrême. Le mal s'annonce plusieurs jours à l'avance par une diminution des forces, de la courbature, de l'agitation nocturne, perte de l'appétit, la fièvre apparaît et croît graduellement. le malade se plaint de torticolis et de violents maux de tête, il a souvent des vertiges Le signe le plus caractéristique est une prostration extrême Quinze jours environ après avoir ressenti ces premiers symptômes, on aperçoit sur le ventre, sur le dos et quelquefois la poitrine des petites taches rosées de la grandeur d'une lentille, qui s'effacent sous la pression du doigt. Le ventre souvent très gonflé est douloureux lorsqu'on le presse très bas et à droite ; la langue est sèche et le malade a toujours soif.

Les jeunes gens sont plus particulièrement exposés à la fièvre typhoïde. C'est depuis l'âge de 10 à 16 ans jusqu'à 30 ans; c'est-à-dire jusqu'au moment où le développement corporel n'a plus rien à acquérir qu'elle paraît trouver le terrain le plus favorable pour se manifester. Les personnes venues de la campagne à la ville et encore non *acclimatées* sont également toutes disposées à acquérir la fièvre typhoïde, les habitations humides, l'alimentation insuffisante, la malpropreté, le voisinage des tas de fumier près des habitations, l'usage d'une eau contaminée ou de lait additionné d'eau infectée peuvent être causes de la fièvre typhoïde.

En temps d'épidémie on devra comme *hygiène préventive* faire bouillir toute l'eau dont on se sert, ainsi que le lait, aérer les chambres. désinfecter les lieux d'aisances; pour cela l'emploi du grésil donne d'excellents résultats, ajouter à l'eau bouillie qui sert pour la toilette quelques gouttes d'eau sédative ou d'alcool camphré.

Comme traitement curatif on commence par administrer au malade une demi-cuillerée à café d'assa-fœtida en poudre (mettre cette poudre dans un pruneau cuit ou l'avaler avec une cuillerée de bouillon ou du lait), lotions sur le dos avec de l'eau sédative et ensuite frictions à la pommade camphrée. eau sédative sur la tête et aux poignets, huile de ricin de temps en temps (40 grammes pour les adultes et 20 grammes pour enfants), tenir le malade isolé dans une pièce aussi grande que possible, lui éviter l'air froid, cependant la température de la chambre ne devra pas dépasser 16°. ôter toutes les tapisseries, tentures ou rideaux, faire une demi-obscurité en fermant les persiennes et laisser le malade dans le silence absolu. Lorsque l'isolement du malade est impossible, le transport à l'hôpital s'impose.

Le malade sera tenu dans un état constant de propreté, ses déjections seront immédiatement désinfectées soit à l'aide du grésil. de l'acide phénique ou d'un lait de chaux. Faire plusieurs fois par jour des lavages de la bouche avec de l'eau bouillie et boriquée parfumée avec une goutte d'essence de menthe.

Les bains tièdes ou graduellement refroidis sont également prescrits, mais le docteur seul peut les ordonner après examen du malade

Assainir la chambre en brûlant souvent du vinaigre sur une pelle rougie au feu. Faire prendre le plus possible au malade du bouillon de viande dégraissé, de l'eau de Vals rougie très sucrée. de la limonade au citron et du lait stérilisé. *Aucune autre alimentation.*

Les personnes qui soignent le typhique pénètrent seules près du malade, elles ne doivent absorber aucune boisson ni aucune nourriture dans la chambre du malade et ne jamais manger sans s'être lavé les mains au savon et avec une solution désinfectante, elles devront chaque jour faire au moins deux heures de promenade au grand air.

Lorsque la fièvre sera tombée, le malade pourra prendre un peu de nourriture plus substantielle. telle que potage au riz, au tapioca. des crèmes légères. Dans la période de convalescence l'alimentation sera faite à l'aide de poissons bouillis. d'œufs. de cervelle, et au bout de dix jours seulement le malade pourra prendre un peu de viande blanche et de la mie de pain. Mais, à la moindre élévation nouvelle de la température. le régime lacté *absolu* devra de nouveau être appliqué.

A la suite de la maladie il devra être procédé à la désinfection du local, de la literie et des effets du malade.

Dr E. M.

LIRE TOUS LES DIMANCHES :
LES ROMANS DE LA JEUNESSE
16 Pages ✵ 5 Centimes

LE COURRIER DE LYON *(Suite.)*

Des bandits dévalisent la malle-poste de Lyon et assassinent le postillon et le courrier. Un seul d'entre eux, Courriol, tombe entre les mains de la justice Il est condamné à mort, en même temps que l'infortuné Lesurques. victime d'une fatale ressemblance avec Dubosc, le chef des bandits. Malgré Courriol qui le proclame innocent, Lesurques porte sa tête sur l'échafaud. Quinze jours après, l'un des assassins que Courriol a dénoncés, Durochat, est découvert en prison, où il vient d'être condamné pour vol et reconnu par les témoins.

Daubenton se promit bien d'obliger Durochat à avouer. Convaincu de sa culpabilité, le juge donna l'ordre d'écrouer le bandit comme complice des assassins du courrier de Lyon, et le fit incarcérer avec d'autres inculpés en recommandant aux gardiens de ne pas le perdre de vue, afin d'être tenu au courant des confidences qu'il eût pu faire à ses co-détenus. Pendant les huit jours qui suivirent, les geô-

.. remarquèrent que le prisonnier était en proie à une grande inquiétude. Puis, subitement, Durochat changea d'attitude et son visage ne refléta plus que de la joie : toute préoccupation avait disparu Cette métamorphose provenait d'une bonne nouvelle qui lui était parvenue. sous forme d'un billet trouvé dans son pain et ainsi libellé : « Ne paye pas. Les autres ont payé pour nous. D. » Le bandit comprit tout...

... de suite que l'auteur de cette missive était Dubosc et il se félicita d'avoir su maîtriser son émotion devant Mlle d'Olgoff tout en nimant obstinément. A peine le brigand avait-il fait ces réflexions, qu'un tumulte se fit entendre et que la porte de la salle des inculpés s'ouvrit pour livrer passage à un individu habillé en matelot; les geôliers le poussèrent brutalement et fermèrent vivement la porte, tandis...

... que le matelot, son costume en lambeaux, se rua sur la porte en fulminant contre les gardiens : « Tas de lâches !... Je vous aurai ! .. » Le prisonnier était exténué par la lutte qu'il avait soutenue et, anéanti, il se laissa choir sur un banc contre la muraille, pendant que les prisonniers, curieux, l'entouraient. Chacun le questionnait, mais, méfiant, il se tint sur une prudente réserve, lorsque, apercevant Durochat...

.. il s'approcha de lui les mains tendues : « Ah ! c'est incroyable ! .. Toi ! » s'écria-t-il. L'assassin du courrier de Lyon regarda avec étonnement ce matelot qu'il ne reconnaissait pas. Alors, s'approchant de son oreille, le nouvel arrivant lui dit : « Tu étais dans l'armée des côtes à Cherbourg, Véron, n'est-ce pas? — C'est vrai. — Yves... J'étais à bord de la *Gloire*. Tu es de Lille? — C'est vrai ! » Et, prenant le bras du bandit, il l'attira...

... loin des autres et lui rappela les circonstances qui avaient précédé son engagement dans la marine. Ces souvenirs inspirèrent une entière confiance à Durochat et il lui semblait reconnaître vaguement cet individu ; il avait connu tant de matelots à Cherbourg ! Les deux camarades, en veine de confidences, se racontèrent alors réciproquement leurs méfaits et Durochat fit voir au matelot le billet qu'il avait...

... trouvé un moment auparavant : « Ça, tu vois, ça vient de mon ami Dubosc! Et ils le pinceront pas de si tôt ! » Petit à petit, il conta son histoire, en ayant soin pourtant d'entrer dans certains détails ; il se contenta de dire qu'il avait fait un coup superbe avec Dubosc, qui lui avait rapporté une grosse somme, mais qu'à Nevers, où il s'était réfugié, il avait été dévalisé par deux chemineaux.

Pour se refaire, il avait tenté le coup du garçon de banque, pour lequel il avait été condamné. Le lendemain, à la première heure, une guichetière appela Durochat : « Eh bien ! fit le magistrat, votre langue se délie facilement avec vos amis ! » Le bandit pressentit un danger et comprit qu'il était tombé dans un piège, lorsque Daubenton lui dit que le billet dans le pain c'était lui...

... qui l'avait écrit. de même que le matelot était un confident à sa dévotion. « Allons, avouez donc ! » lui dit Daubenton. Durochat hésita un instant, puis, se faisant violence : « Eh bien ! oui, c'est moi, Laborde, le voyageur de la malle de Lyon ! » Daubenton triomphait et d'autres témoignages ne tardèrent pas à se produire : le bandit fut reconnu par les employés des messageries et par le garçon de restaurant où il...

.. avait soupé avec Excoffier. Daubenton tint à ce que Durochat lui fît le récit complet de son crime afin d'avoir une preuve nouvelle de l'innocence de Lesurques, et lorsque Véron, dit Durochat, fut transféré à Versailles, où il avait demandé à être jugé, le magistrat l'accompagna. Ils partirent en voiture sous l'escorte des gendarmes, assistés du citoyen Masson, l'huissier du tribunal criminel.

En route, le convoi s'arrêta à l'auberge du *Tourne-Bride*, dans le bois de Saint-Cloud, Durochat, qui jusque-là était demeuré silencieux, dit alors : « Je vais tout vous dire, citoyen Daubenton, mais à vous seul. » Les gendarmes, craignant pour la vie du magistrat, ne voulurent pas le quitter, mais Daubenton leur dit : « Laissez-nous ; vous aussi, citoyen Masson... Cependant, ne vous éloignez pas trop...

« ... et veillez à ma sûreté. » Le juge et son prisonnier demeurèrent seuls dans une pièce du rez-de-chaussée dont la fenêtre fut laissée ouverte. Les gendarmes et l'huissier se tinrent prêts à intervenir au premier appel. A table, Daubenton prit le seul couteau qu'on leur avait donné, ce qui provoqua de la part du bandit cette réflexion : « Vous avez donc peur de moi, que vous vous saisissez de ce couteau? — Tenez, le voici, coupez moi du pain ! » fit le juge. *(A suivre.)*

ANECDOTES

La butte méconnue.

Fervent de la rive gauche, Paul Verlaine avait peu de sympathie pour Montmartre. Après bien des refus, il se décida enfin à monter à la Butte, cédant aux sollicitations de Sarrazin le « poète aux olives » qui dirigeait alors le Divan Japonais. Il y fut accueilli avec allégresse et Sarrazin lui paya un louis la promesse d'un sonnet.

Mais l'excursion avait plutôt navré

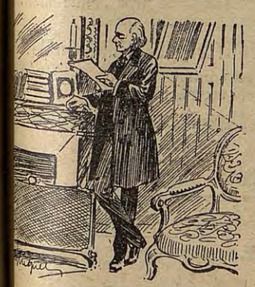
Verlaine ; il redescendit vers son quartier Latin avec empressement, et s'exprima son dégoût dans le langage du *Roi Ubu*, qu'il employait volontiers aux heures de douce gaîté.

— Bouffre !... Ces gens de Montmartre sont *stupidres*, ils veulent faire les *artistres*... un peu, et se fument même pas la *pipre* congrument.

Critique.

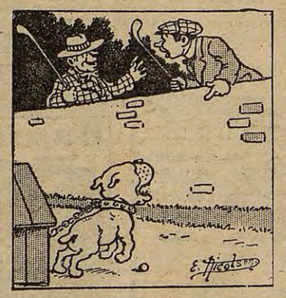
Voici une critique de Leconte de Lisle sur les poètes, ses contemporains.

Un écrivain qui fut de ses intimes,



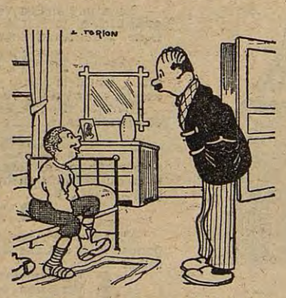
Jean Dornis, a cité quelques-unes des appréciations trouvées dans ses papiers après sa mort. Au moment où on élève une nouvelle statue à

PLAISIRS DU GOLF



— Qu'est-ce que vous attendez pour aller chercher votre balle ?

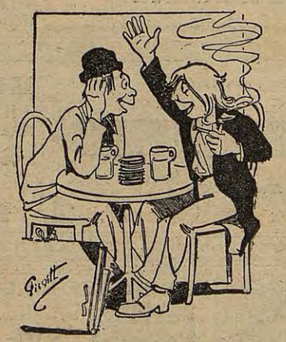
— Pardon, ce n'est pas la mienne, c'est la vôtre !



— Paresseux, encore en retard ! Tu n'auras jamais la chance que j'ai eue lorsque j'avais ton âge ; un matin que je m'étais levé de très bonne heure, j'ai trouvé une bourse pleine d'or !

— Oui, papa ! Mais celui qui l'avait perdue avait dû se lever encore bien plus tôt que toi;

ENFANT PRODIGE



— Moi, j'peux m'vanter d'avoir exposé un tableau à 12 ans !

— Vraiment ! Qu'est-ce qu'il représentait ?

— Il y avait écrit dessus :
DÉFENSE DE FUMER !

ANECDOTES

Musset, il est curieux de citer ce jugement :

Alfred de Musset. — Poète médiocre, artiste nul, prosateur fort spirituel.

Des autres confrères ne sont pas mieux traités.

Ponsard. — Piètre versificateur. Lourd; gauche, vulgaire, naturé, biffé, disparu. Coup monté par Janin contre Hugo.

Louis Bouilget. — Sans originalité lyrique, mais ayant çà et là de beaux vers.

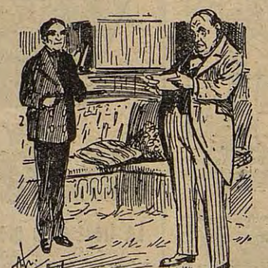
Théodore de Banville. — Artiste habile, brillant, mais superficiel.

Seuls, Victor Hugo et Théophile Gautier ont trouvé grâce.

Sans-gêne.

Naguère, un médecin occupant une haute situation scientifique reçut ce mot d'un richisisme Américain :

« M. le docteur X... est prié de



passer sur-le-champ chez M. Z... »

Le docteur de répondre :

« Je ne vais jamais chez les gens qui ne m'ont pas été présentés. Si M. Z... désire me parler, qu'il vienne chez moi. »

Les mœurs transatlantiques manquent parfois d'atticisme.

Une bonne leçon.

Un fermier général avait invité La Fontaine à dîner, dans la persuasion qu'un auteur dont tout le monde admirait les contes, ne pouvait manquer de faire l'amusement de la société. La Fontaine mangea, ne parla point et se leva de fort bonne heure sous prétexte de se rendre à l'Académie. On lui représenta qu'il n'était pas encore temps. « Je le sais bien, répondit-il, aussi prendrai-je le chemin le plus long.

E. M.

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 228

Enigme. — Laine.
Charade. — Ornement.
Casse-tête. — Danaé, Médéric.
Logogriphe. — Ali, Alix, Aline.
Mots carrés. —

OURAL
USAGE
RAMET
AGENT
LETTE

1er Calembour. — Parce que d'une main ils arrêtent un train lancé à une vitesse formidable.

2e Calembour. — Le porc, parce qu'il fait les *gens bons* (jambons.)

Rébus. — Parmentier développa en France la culture de la pomme de terre.

Enigme.

Je suis un appendice
Qui rend très grand service,
C'est un métacarpien,
Qui m'actionne et me tient.

Charade.

Mon premier est un durillon.
Mon deuxième est une ville d'Egypte.
Mon tout contient de la chaux.

Casse-tête.

Avec ces lettres formez deux prénoms.
a a c e e é h i l m n p r s

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un. je suis une ville de [Hongrie sur la Theiss.
Ajoutez-m'en deux : je suis une vil e et [un golfe d'Afrique.
Ajoutez-m'en trois : je suis un prénom [féminin.

Mots carrés.

1. Personne que l'on affectionne.
2. Fait souffrir.
3. Est toujours dans l'eau.

Calembours.

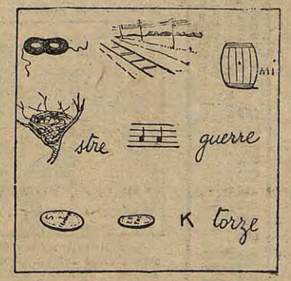
— Pourquoi un affamé endurera-t-il le supplice de Tantale en lisant une lettre écrite par un enfant ?

— Quel est l'homme qui a le pouvoir de faire rire la femme la plus maussade ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

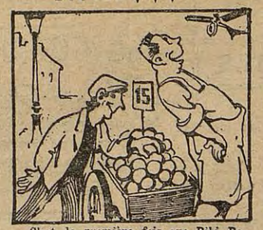
(Trouver une phrase.)



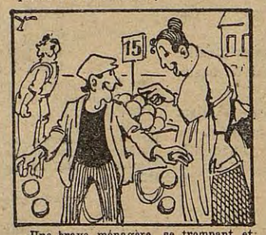
(Solution dans le prochain numéro.)

MONOLOGUES Pour jeunes filles : Oh ! ces maris (comique), prose : 0 fr. 50. Un mot malheureux (comique), prose : 0 fr. 50. Peureuse, en vers : 0 fr. 50. Pour jeunes gens : A l'école des hommes, en prose : 0 fr. 50. Les gaffeurs (comique), prose : 0 fr. 50. Visite au Louvre (satirique) en prose : 0 fr. 50. Un peu de suicide (comique amusant) : 0 fr. 35. Comiques et satiriques : Le baiser conjugal, en vers : 0 fr. 50. Le nid de coiffures, en vers : 0 fr. 50. Le miroir (sa vie très morale) : 0 fr. 85. Pour garçonnets : Le bilboquet, en vers : 0 fr. 50. Le nid de coiffures, en vers : 0 fr. 50. Le miroir (sa vie très morale) : 0 fr. 85. Pour fillettes : Vive la grève, en prose : 0 fr. 50. Le nid de coiffures, en vers : 0 fr. 50. Le miroir (sa vie très morale) : 0 fr. 85. Pour garçonnets : Le bilboquet, en vers : 0 fr. 50. Le nid de coiffures, en vers : 0 fr. 50. Le miroir (sa vie très morale) : 0 fr. 85. *Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. France pour un achat de 1 fr. 50 au moins.*

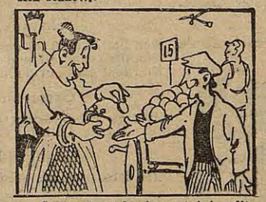
DOUBLE PROFIT !



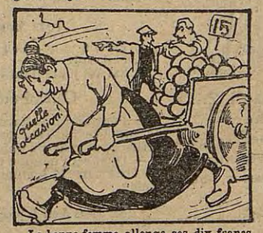
C'est la première fois que Bibi Panouille voit un aéroplane. « C'que ça vole bien, tout d'même !... » (Pas si bien, pourtant, que l'apache qui sait profiter qu'il a le nez en l'air !..)



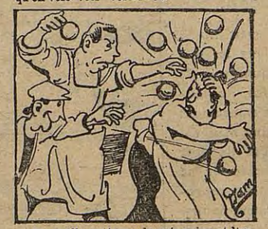
Une brave ménagère, se trompant et prenant l'apache pour le marchand, lui demande : « Combien les oranges ?... » L'autre se tord, il y a de quoi. Elle est bien bonne !...



« C'est cent sous les cinquante ! répondit-il avec culot. Maint'nant pour une thune de plus, vous avez l'droit d'emporter tout... la voiture avec !... » Et Panouille regarde toujours l'azur !. .



La bonne femme allonge ses dix francs à l'apache, et, enchantée de l'occasion, d'un pied léger elle emporte la voiture. « Patron, crie l'apache à Panouille, v'là qu'on vole votr' voiture ! »



Panouille rattrape la ménagère et l'assome à coups d'oranges, puis la fait empoigner.. Il donne quarante sous de récompense à l'apache qui se dit qu'il n'a pas perdu sa journée !

RASEZ-VOUS VOUS-MÊMES

Profitez de notre PRIME qui est EXCEPTIONNELLE

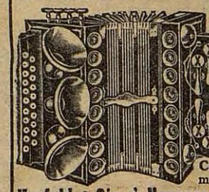
NÉCESSAIRE A RASER. — Monture nickelée, élégant, solide et pratique, comprenant : un rasoir de sûreté, un miroir rond mobile, un blaireau manche nickelé, un bassin à savon porcelaine.

Ce nécessaire est fourni avec rasoir de sûreté ou rasoir ordinaire, bonne qualité, sans modification de prix.

PRIX FRANCO : 3 fr. 95

Adresser commandes et mandats à L'ÉPATANT 3, rue de Rocroy, PARIS

Haute Nouveauté !



Nous envoyons contre remboursement ces magnifiques et solides **Accordéons** avec 3 grandes et 2 rangs de **trompettes à résonnance** contenant avec.

touches	chœurs	basses	
10	2	2	Fr. 6.25
10	3	2	„ 8.50
10	4	2	„ 10.75
21	2×2	4	„ 10.50

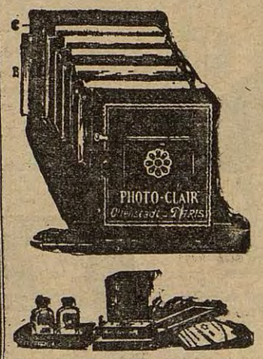
Porto 1 Fr. 25.

Catalogue de tous les instruments de musique gratis et frco.

Herfeld & Cie. à Neuenrade Nr. 7 (Allemagne)

La plus importante Fabrique d'Accordéons de la place.

C'est réellement merveilleux ! Et c'est pourtant ainsi :



Nous mettons en vente un **excellent appareil photographique**, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

PHOTO-CLAIR

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, muni d'un verre dépoli.

L'objectif est d'excellente qualité, on fait la pose et l'instantané. Notre merveilleux appareil

PHOTO-CLAIR

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé **franco de port et d'emballage**, pour le prix de

2 fr. 95

Nous avons eu également l'idée d'établir **une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité**, comprenant :

1° **Une lanterne rouge;**
2° **Un châssis-presse;**
3° **Deux cuvettes;**
4° **Une pochette papier sensible;**
5° **Une boîte plaques;**
6° **Un flacon révélateur;**
7° **Un flacon virage fixage;**
8° **Un paquet hyposulfite.**

La trousse de produits et accessoire est expédiée franco contre 2 fr. 95

Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour **5 fr. 75 seulement**

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

ONGLIER DE POCHE — *DERNIÈRE NOUVEAUTÉ*

Longueur 11 centimètres

Dans son étui.

Hors l'étui.

Cet onglier vraiment utile et pratique comprend une excellente paire de ciseaux, une très bonne lime à ongles et un cure-ongles.

LE TOUT DE PREMIÈRE QUALITÉ

Il est contenu dans un élégant étui nickelé **extra plat.**

Se place aisément dans la poche.

Prix franco : 1 fr. 95

Adresser commandes et mandats à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

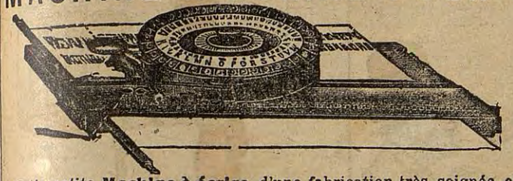
UN PORTE-BILLETS, grain long, 2 boutons-pressions, double moire, 1 poche timbre, 1 poche carte visite, en tout 5 poches, dont une secrète.

UNE POCHETTE, grain long, 0m,07 larg., 0m,08 haut, à soufflet, 2 poches intérieures et tout cuir.

Les 2 pièces : **2 francs** franco.

Adresser commandes et mandats à L'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

MACHINE A ÉCRIRE POUR ENFANTS



Prix franco :

10 FRANCS

Cette petite **Machine à écrire,** d'une fabrication très soignée et d'un mécanisme excessivement simple et solide, se compose de 84 lettres (majuscules et minuscules), chiffres et signes de ponctuation. Un apprentissage de cinq minutes à peine suffit pour pouvoir écrire aussi bien qu'avec une grande machine. Elle est non seulement amusante et très instructive pour les enfants, mais peut rendre de réels services aux grandes personnes.

Tous les formats de papier peuvent être employés, du plus petit au plus grand. Chaque machine est accompagnée d'une notice très claire et de tous les accessoires.

Adresser commandes et mandats à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

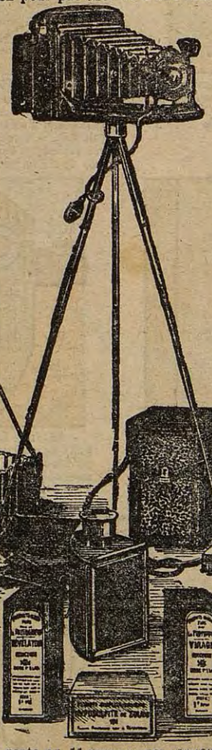
UN AN DE CRÉDIT ET CEPENDANT PAS CHER !

Le parfait photographe.

Après vous être amusés avec les petits appareils 4 1/2 × 6 et 6 1/2 × 9, après avoir ainsi acquis de l'expérience, vous souhaitez naturellement faire de la véritable photographie.

Nous vous offrons ici le moyen pour pas cher et à des conditions abordables pour tous.

NOUS EXPÉDIONS



1° Un appareil 9 X 12, à soufflet, gainé, façon chagrin avec objectif périscopique, diaphragme, iris obturateur toujours armé, faisant la pose simple, la pose 2 temps et l'instantané, fonctionnant à l'aide d'une poire, muni d'un verre dépoli et d'un viseur. Article extrêmement soigné et donnant d'excellents résultats, nullement encombrant et léger.

2° 6 châssis métal.

3° Un sac rigide à fermoir, gainé façon chagrin avec courroie pour contenir l'appareil et les 6 châssis.

4° Un pied de campagne en métal, tubes ronds rentrant, commode et léger.

5° Un châssis-presse américain 9 × 12.

6° 3 cuvettes 9 × 12, tôle, faïence carton bouilli.

7° Un panier laveur, 12 rainures.

8° Un égouttoir, 12 rainures.

9° Une lanterne demi-ronde, verre rouge.

10° Une boîte de 6 plaques 3×12.

11° Une pochette 24 feuilles papier sensible.

12° Un flacon révélateur concentré, dose 1/2 litre.

13° Un flacon virage concentré, dose 1/2 litre.

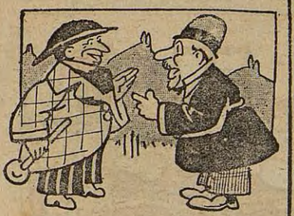
14° Un paquet hyposulfite, dose : 1 litre.

15° Un manuel de photographie, mode d'emploi.

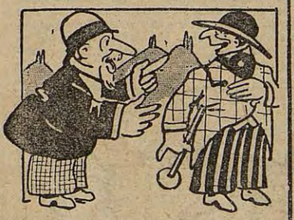
Le tout est envoyé franco de port et d'emballage pour le prix de **62** *francs, payable* **7** *francs avec la commande, le reste en 11 versements mensuels de 5 francs.*

Adresser les commandes avec le montant du premier versement en un mandat ou bon de poste à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

LES RÊVES ET LA RÉALITÉ



« Non ! sérieusement, tu ne crois pas aux rêves... eh bien ! réellement, tu as tort, mon vieux, tu as tort...



« Autrefois, j'étais un sceptique dans ton genre .. des rêves, j'en rigolais, à présent mon vieux, j'y crois et pour cause..

« Ainsi dernièrement, la veille de ma fête, je m'endormis le soir fort paisiblement, comme un homme qui a la conscience tranquille .. cinq minutes après je rêvais.

« Et je rêvais une chose que je croyais impossible... une chose qui jusqu'alors ne m'était jamais arrivée... je rêvais que ma femme, dont tu connais le caractère, voulait m'offrir un cadeau...

« Je rêvais qu'elle me donnait une chose qui se trouvait dans sa main .. Songe, mensonge, dirais tu ? eh bien, tu aurais tort, car en effet, à peine réveillée sous un prétexte futile, ma femme m'a donné, devine quoi ?.. une paire de gifles !

ROMANCES Les larmes : 0 fr. 50. — Réponse à ma mie : 0 fr. 50. — Toute la vie : 0 fr. 50. — J'adore les yeux : 0 fr. 50. — Peut-être : 0 fr. 50. — Dans un rêve : 0 fr. 50. Bonheur perdu : 0 fr. 50. — Chansons monmartroises convenables. Sénatorium : 0 fr. 50. — Nos réservoirs : 0 fr. 50. — Fléau mondain : 0 fr. 50. Valses chantées. Regard de femme (piano et chant) : 1 fr. 75. — Si tu veux (Piano et chant) : 1 fr. 75. *Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Envoi franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins*

Envoi gratis et franco du catalogue complet sur demande.

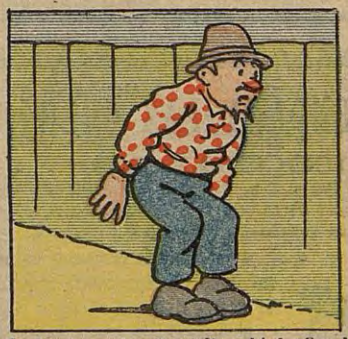
LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (Suite.)

Les Pieds-Nickelés, encouragés par les bénéfices qu'ils tiraient de leur photographie serpentine continuaient, avec plus d'ardeur que jamais, la série de leurs indélicates opérations; mais plus ils gagnaient plus ils dépensaient. Oh ! ils pouvaient se vanter de se la couler heureuse ! Malheureusement ils abusèrent tant de leur invention...

... que les gens se méfièrent, ce qui les obligea à chercher autre chose. « Nous n'avons plus un radis ! se lamentaient Croquignol et Filochard. Si on avait pu prévoir ça, nous aurions fait des économies ! Nous v'là aussi « purée » qu'avant.. Qué qu'on va fiche, à présent? — Vous bilotez donc pas ! ricanait Ribouldingue...

« ... j'crois avoir trouvé le moyen d'avoir du pèze » Ce disant, il courut porter Théodore au « clou » mais l'employé se refusa à lui faire la moindre avance. — Nous prêtons sur titres, bijoux, vêtements, mais pas sur ça, déclarait-il. — Mon ami, observa Ribouldingue, Théodore est un boa, le boa est vêtement de fourrure, par conséquent vous devez me prêter dessus. »

L'employé ne voulant point se rendre à ce raisonnement, Ribouldingue se résigna à vendre son serpent à un restaurateur roublard qui le transforma en matelote d'anguille. Privé de Théodore, le trio gagna la campagne et s'arrêtant à proximité d'une ferme d'apparence cossue discuta sur le moyen de la cambrioler. « Nous y reviendrons quand il fera nuit, » décidait Croquignol.

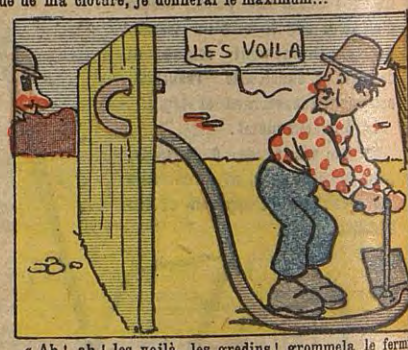


Le fermier, qui se trouvait caché derrière la palissade clôturant la cour de sa ferme avait tout entendu ce que disaient les trois filous. « Attendez voir, mes gaillards, pensait-il, je vais déjouer vos projets...

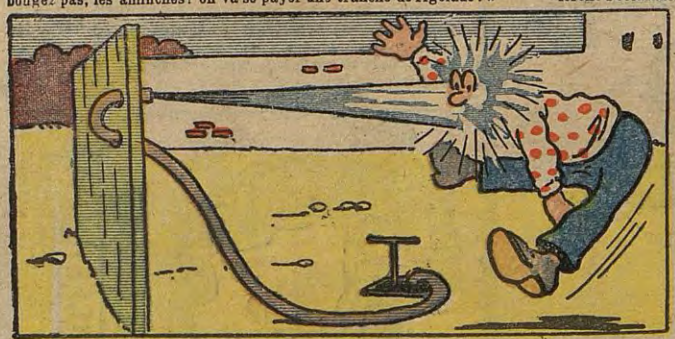
« ... en vous préparant une petite réception dont vous me donnerez des nouvelles ! » Comme les Pieds-Nickelés avaient convenu de revenir un peu plus tard, le fermier passa l'extrémité d'un tuyau d'arrosage dans un des trous de la palissade. « Maintenant, ricanait-il, mes lascars, vous pouvez revenir, je vous attends ! Dès que vous tenterez l'escalade de ma clôture, je donnerai le maximum...

« ... de pression et vous prendrez une douche carabinée. » Lorsque les trois copains revinrent au bout d'un moment rôder près de la clôture, ils aperçurent le bout du tuyau qui sortait du trou et devinèrent qu'il avait été placé là, par le fermier, à leur intention. « Ah ! le vieux grigou veut nous arroser! chuchota Filochard, eh bien, bougez pas, les aminches ! on va se payer une tranche de rigolade ! »

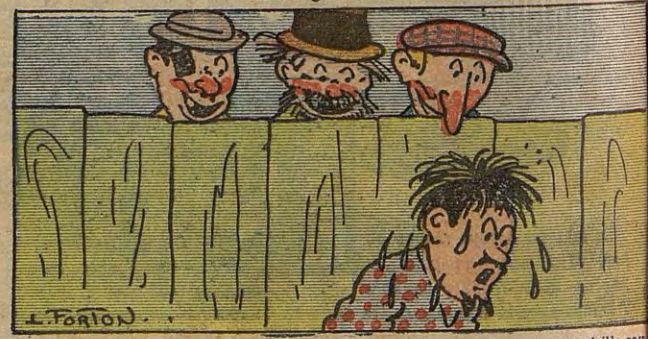
Sur ce il tira sur le bout du tuyau et le replia de façon à le faire repasser par un second trou placé au-dessus du premier. Ce petit travail étant terminé, Ribouldingue et Filochard s'approchèrent sans bruit de la clôture dont ils simulèrent l'escalade.



« Ah ! ah ! les voilà, les gredins ! grommela le fermier posté aux aguets et qui les entendait venir. Allons-y gaillardement et ne ménageons point le liquide... C'est le moment de les gratifier d'un arrosage bien compris ». Tout guilleret à la pensée de la bonne farce qu'il leur réservait, il tourna vigoureusemnet la clé de la prise d'eau.



Mais c'est alors que s'opéra, au grand ahurissement du fermier, un phénomène qu'il n'avait pas prévu. Cette douche pharamineuse qu'il se félicitait d'avoir réservée aux trois cambrioleurs, infortunée victime ! il fut le premier à la recevoir sans pouvoir se rendre compte comment cela avait pu se faire. Et pour comble de malheur, comme il se trouvait à deux pouces du tuyau il reçut le jet en pleine trompette, sans en perdre une goutte, pour la plus grande joie de Croquignol, Ribouldingue et Filochard qui s'étaient hissés sur la palissade..



... afin de se régaler de cet éclaboussement sensationnel. « Eh bien, ma vieille saucisse ! gouaillait Ribouldingue. quéqu't'en dis de c'tte p'tite douche? C'est-y que tu t'prends pour une salade que tu te paves un si bath arrosage ou que tu as des peines de cœur et que tu cherches à les noyer? En attendant, mon vieux, tu peux te flatter de nous avoir donné mal au ventre à force de rigoler. » Et les Pieds-Nickelés le saluant de leurs rires moqueurs continuèrent leur chemin, en quête d'une nouvelle aventure.

(A suivre.)

Sceaux. — Imp. Charaire.

Le Gérant : Emile Beuve.